

AU-DELÀ DES MOTS

A

Ces trois textes sont issus
des ateliers d'écriture
de « **L'Atelier débridé** » animé
à Toulouse par Taïga Martin.

BERNARD SAUBIETTE AU-DELÀ DES MOTS

T'entends le son des mots ?
N'est ce pas l'important ?
Faut piocher dans le pot
On est toujours content

Tu doutes, tu rigoles
Mais de quoi il me parle ?
Ce n'est pas une colle
Reste confiant car le

Temps t'a bien empli
De tout un tas de choses
Qui feront pas un pli
Si tu gardes la pose
Tu vois, t'as réussi !
Il faut donc croire en toi
Et pas faire à demi
Si tu veux être un roi

CÉLINE CÉRIGHERELLI

AU-DELÀ DES MOTS

Au-delà du sang,
ou d'ici.
Où d'ailleurs ?

Au-delà des sens,
est-ce là-bas ?
Est-ce la mort ?

C'est la frousse des armes,
le vol des âmes.
Le vent qui brame,
la chair d'une femme.

∞

DIDIER AYMARD

AU-DELÀ DES MOTS

Au-delà des mots
Il y a soi
En deçà des mots
Il y a encore soi

Au-delà de soi
Il y a parfois des mots en trop
En deçà de soi
Il manque souvent des mots !

De toi à moi
Je te dis tout bas
Au-delà de moi
J'ai froid

En deçà de moi
Il y a toi
Et tu me réponds
A bras ouverts

Au-delà de nous il y a l'ombre
En deçà de nous il y a la lumière
Et là, juste là, il y a nous !

∞

B

BERNADETTE GUIARD AU-DELÀ DES MOTS

Le silence comme mer étale
comme cathédrale
comme désert sans commencement
ni fin
sans limite ni saison.

Le silence, profonde nuit
sans harpe ni violon.

Le silence, infime vibration
dont l'âme seule se saisit
pour décliner son nom.

Au-delà des mots,
le silence, ultime passeport
vers l'inconnu,
enfin dévoilé, délié
de tout soupçon
vide de mots refoulés
aux confins de l'horizon.

Au-delà des mots,
le silence d'ambre et d'or
le silence pur, dort.

BERNARD AMADE

LE POLDÈVE FACILE

L'avion avait 8 heures de retard... Mais qu'espérer de ces lignes aériennes bon marché?

Du coup il faisait nuit noire à mon arrivée et tous les taxis étaient partis boire leur bière du soir.

Heureusement l'aéroport de la capitale Poldève est en plein centre ville (une habitude qu'ils ont gardée de l'époque où ils étaient assiégés par les Russes). Je me résolus à marcher.

Les lampadaires des boulevards ne sont, hélas, pas tous réparés à temps et laissent des zones non éclairées.

Un type patibulaire sortit de l'ombre en braquant sur moi un gros pistolet que je reconnus comme un ancien Tokarev un peu rouillé.

Je n'avais certes pas envie de tester s'il était en état de marche.

De sa voix rauque le gars m'interpella: «Gasz Torcz Gurcz!»

J'ai beau tout ignorer du Poldève j'ai immédiatement compris et lui ai tendu un portefeuille bien garni.

Avant de s'éclipser il me remercia avec force formules: les Poldèves sont connus pour leur extrême politesse et donc je compris le sens général de ses paroles et lui souris en retour.

(J'ai dû renforcer la mauvaise réputation des touristes, car seuls les premiers billets étaient des vrais: des portefeuilles comme ça j'en ai plusieurs en réserve!).

J'essayais de rester dans les zones éclairées

et là une gentille dame outrageusement maquillée m'aborda:

- «Roucz czou czou?»

Poliment je lui fis signe que j'étais fort fatigué et que je cherchais où dormir tranquille.

Au lieu de m'insulter comme cela se serait passé dans d'autres pays, elle me fit d'autres gazouillis bien gentils ponctués d'une grosse bise sur la joue. Les Poldèves sont vraiment accueillants.

Un mendiant accroupi reçut de ma part un billet tout neuf et avec un grand sourire me gratifia de longues phrases qu'il débitait avec emphase.

Malgré mon ignorance du langage je compris que j'étais béni jusqu'à la

dixième génération! J'arrivais enfin sur la place centrale et là une nuée de rabatteurs s'abattit sur moi.

Comme la concurrence était rude ils commencèrent par se disputer entre eux. «Pignoufcz» par-ci, «Grougnacz» par là...

C'est marrant: je comprenais les injures même débitées avec élégance.

Un chien vint se frotter contre moi et me fit: «Waoucz, Waoucz»

Ce chien, bien sympathique, m'invitait manifestement à le suivre...

et je lui fis confiance.

Il me conduisit à une pension de famille tenue par un couple entre deux âges aux manières affables.

Pour le paiement je sortis le tarif standard assorti d'un confortable supplément. Mes hôtes voulurent me signifier que c'était trop et qu'ils ne pouvaient accepter et il s'ensuivit un petit théâtre de propositions et de refus (somme toute assez classique).

À la fin je leur fis accepter mon offre en montrant une photo de leurs enfants sur la cheminée et en leur faisant comprendre que tout ceci était un cadeau pour ces charmants bambins.

Avant d'aller se coucher il a fallu écouter le président Bolducz à la télévision. Mon hôte m'a fait comprendre par gestes à quel point l'orateur était un grand homme. J'ai donc saisi l'essence du discours: il faudra se serrer la ceinture pour garantir un avenir radieux!

Le chat a fait «Miaoucz, Miaoucz» et j'ai compris qu'il voulait un câlin avant qu'il me laisse me glisser dans mon lit.

J'ai dormi comme un loir et c'est la merveilleuse odeur du café qui m'a réveillé. (Le café Poldève, fabriqué à partir de rutabaga grillé, est célèbre dans le monde entier!)

Dans la cuisine le petit déjeuner m'attendait.

L'hotesse me demanda:

- «Gloudjcz Oud Boulagecz?»

Manifestement j'avais le choix entre quelque chose qui grésillait dans la poêle ou quelque chose qui bouillonnait doucement dans la casserole. Comme j'avais entraperçu ce qu'il y avait dans la poêle j'ai opté pour la casserole.

Quand j'ai vu ce qui m'arrivait dans l'assiette j'ai enfin compris qu'il faudrait que j'apprenne le Poldève!

BERNARD DE LA PIOUSSE

DELÀ DETHS MOTS

Qué'm bohas tas pensadas, qu'encoloras mos sauneis,
Que merqui mon camin mès tostemps que't torni trobar,
Aqui on, benlèu plan aqui, qu'ès.
Que t'amagas e qu'arrides quan ramoncini tos silencis,
Mès qu'ès aqui. Qu'ac sentissi, qu'ac sabi.
Que pòrtas mon tristèr e qu'eishugas mas lagremas,
E que pausas un baume sus mon amna samucanta.
Tas mans que sosténen totas eras gravetats,
E plan delà deths maus,
D'ua banalitat, que'n hès ua hèsta.
Ta me solaciar atau, non mancas cap d'esperits!
Quan eth mèn cascareja de malicia e de mots
Tostemps, qu'ès,
Delà...
(*version occitane*)

Tu me souffles tes pensées, tu colories mes rêves,
Je trace mon chemin mais te retrouve toujours,
Là, ou peut-être bien là, tu es.
Tu te caches et tu ris quand je tance tes silences,
Mais tu es là. Je le sens, je le sais.
Tu portes mes tristesses et essuies mes larmes,
Et déposes un baume sur mon âme sanglotante.
Tes mains soutiennent toutes les gravités,
Et bien au-delà des maux,
D'une banalité, tu en fais une fête.
Pour me solliciter ainsi, tu ne manques pas d'esprit!
Quand le mien bouillonne de colère et de mots,
Toujours, tu es,
Au-delà...
(*version française*)

C

CAMILLE BARTHÉLEMY ABSENCE

Au-delà des mots, il y a ton image
Tes cernes, ta douceur qui peignent ton visage,

Au-delà des mots il y a ta silhouette,
Grand clown dégingandé tel une marionnette,
Il y a tes mouvements et il y a tes gestes
Accompagnant tes troubles et tous tes sentiments.

Et au-delà des mots il y a ton regard,
Ce lien qui nous unit et lève les brouillards.
Le temps n'existe plus, il n'y a plus de demain...
Je pense aujourd'hui à tes bras, à tes mains
Dont le moindre contact est une vraie caresse...
Mais tu n'es plus ici, j'ai perdu ton adresse...

Tout reste dans ma tête, tu es LE souvenir
Qui nourrit l'énergie pour continuer à vivre...

CAROLINE RODA

SONGE

Je fais mes aveux dans le vide avant l'éternel répit.
Une croix dans le ciel, dans la douleur et le chagrin.

Je délègue mes derniers sourires, mes derniers espoirs, mes derniers rêves.

J'achève dans la tempête le dernier reflet dans mes yeux.
J'éteins dans la pénombre cette flamme qu'il a si facilement allumée.

J'ouvre aux démons de la nuit, ce noir désir.
Mon coeur, émietté par l'ennemie.

Désir ardent de vengeance. Le plan est lancé. Le diabolique amour
noircit mon sang. Noircit mes yeux. Noircit mes mots.

La douleur, semblable à un poignard dans les côtes. Déchirant mon corps,
déchirant ma peau, déchirant mon âme, déchirant mon être.

Les cris sont féroces. Rebondissant sur ces murs,
renvoyés de plein fouet à ma misérable existence.

Mais au-delà de cet enfer incessant, est la vie détruite d'un enfant perdu.
Qui pour seul espoir a dans ses rangs
la chance de partager sa force par ses mots.

Au-delà de son répit inévitable vers la mort, il y a sa vie.

CATHERINE LAUTIER

AU-DELÀ DES MOTS LE SILENCE NOUS PARLE

J'aime par dessus tout effeuiller le silence :

Il y a sur la neige un grand silence blanc

Et avant la tempête un silence pesant.

Il y a dans la nuit calme un silence éthéré,
comme un voile de fée.

Il y a dans les fougères un silence d'opale
troublé par les cigales.

Il y a dans le désert un silence brûlant
et après la bataille, un silence béant.

Il y a dans la mort le silence d'un corps,
inerte et chaud encore,
et, devant le malheur, un silence gêné
qu'on voudrait oublier.

Il y a au fond des mers un silence abyssal
et, dans cette caverne, un silence total.

Il y a le vol d'un aigle, d'un silence intégral
et celui des planètes, silence sidéral.

Il y a dans les nuages un silence mouillé
et là, dans cette église, un silence habité.

Il y a dans les livres le silence des mots,
un peu comme un cadeau.

D'encre dans la musique le silence s'écrit,
et dans ma poésie.

Dans la salle de classe, un silence appliqué.
Après une question, un silence se fait.

Il y a dans le sommeil un silence ronflant
et partout, sur la lune, un silence d'argent.

Il y a, sur tes lèvres, un silence glacé
que je veux réchauffer

et au bout de ma langue, un silence accroché
qui cherche à se lâcher.

J'ai vu dans nos regards le silence parler
avec sincérité.

CHRISTINE COLIN

JEUX DE MOTS

Regarde un jet de mots
En drôle d'artifice
Ils tombent de bien haut
Sans aucun bénéfice

Bavardage futile
Mots en feuilles caduques
Ils sont bien inutiles
En rien ils ne t'éduquent
Temps passé et perdu
Mésusage des mots
Des moments révolus
Où les mots disent faux

Arrêtez de parler
Pour entendre la source
Laissez donc de chanter
Et sortez de la course

Pensez le poids des mots
Pesant dans votre tête
Dans le sens qu'il leur faut
Pour animer la fête
Choisissez les mots purs
Pour la révolution
Écrivez sur les murs
Imprégnant la chanson

Sauvons cet édifice
Assise de la langue
Avec le sacrifice
Pour que rien ne tangué

Évitez l'anglicisme
Et la langue uniforme
Éludez le simplisme
Pour bien soigner la forme

Par la porte entr'ouverte
Entreront quelques mots
Pour une échappée verte
Propice au renouveau
Suffit de les choisir
Sous condition du beau
Satisfaire au désir
D'esthétique des mots

Pas de faute de goût
Et en vrai helléniste
Poussez jusqu'au bout
En brave latiniste

Chacun a son histoire
Il faut la découvrir
Penché sur le grimoire
Aidons-la à surgir
L'accouchement des mots
C'est une belle affaire
Jamais il n'en est trop
Pour ne savoir qu'en faire

Ainsi vont les paroles
On préfère l'écrit
Les mots ont le beau rôle
Dans un bon trait d'esprit

CHRISTINE SEGUIN

LES MOTS SILENCIEUX

Marie a un secret.

Personne ne le connaît.

Personne ne connaît le secret de Marie. Moi non plus. N'attendez pas de moi que je vous le révèle, moi non plus, je ne le connais pas. Peut-être Marie elle-même ignore-t-elle qu'elle a un secret. Parfois, les secrets sont si secrètement enfouis au cœur de nos corps, qu'ils font corps à cri avec lui...

Mais alors, me direz-vous, comment pouvez-vous savoir que Marie a un secret, si elle-même ne le sait pas ? Parce que. Je sais, c'est comme ça (J'aime beaucoup dire « parce que », c'est une expression qui me rattache indéfiniment à l'enfance, à l'évidence des enfants qui ont raison mais qui ne savent pas pourquoi).

En fait, parfois, souvent, je peux lire à travers les gens, à travers leurs gestes, leurs regards, leurs non-dits. Je fais semblant de ne rien voir, ne rien comprendre, et ma perception des choses s'en trouve encore aiguïlée. Telle une huître repliée sur sa perle, je donne le change, et personne ne sait qu'à l'intérieur de ma coquille anonyme, je prends soin de la nacre de vos secrets. Je sais que certains doivent penser que je ne saisis pas vite les choses. Mais c'est par pudeur que je fais mine de ne pas savoir ce que vous-même ignorez peut-être et que je ne dois pas savoir.

Revenons-en à Marie.

Marie m'a toujours plu. J'ai aimé tout de suite chez elle cette fêlure imperceptible de la voix, cette tonalité un peu rauque, comme si elle venait de pleurer, ou de s'éveiller, ou de faire l'amour. J'ai aimé cette voix toujours sur le point de chavirer. J'ai entendu sa voix et je me suis tournée vers elle. Et là, j'ai capté son regard, son regard vacillant. Non, pas exactement. En fait, c'est la petite lueur intermittente de son regard qui parfois chancelle, une fraction de seconde, puis disparaît. (Souvent, j'évite le regard

d'autrui pour ne pas avoir à violer l'intimité de leurs brisures ignorées). Alors au moment où son regard redevient lisse, se dessine un sourire sur ses lèvres. Elle a ce sourire de petit soldat courageux qui va partir au front. Le secret de Marie.

Je ne connaîtrai jamais Marie, mais c'est ma sœur pourtant. Dans chaque regard, chaque esquisse de sourire, chaque chavirement de la voix et de l'œil, je me reconnais, je la reconnais comme étant ma sœur d'âme.

Je ne connaîtrai jamais Marie et Marie ne me connaîtra jamais, mais là n'est pas l'essentiel.

Marie a un secret, et c'est ce secret qui nous lie. Et si le secret de Marie m'émeut et me bouleverse chaque fois que je vois son visage fragile, chaque fois que j'entends sa voix chavirée, c'est parce que moi aussi j'ai un secret.

Mais n'attendez pas de moi que je vous le révèle. C'est mon secret.

Et Marie est morte.

CHRISTIAN DURAND

AU-DELÀ DES MAUX...

La Place du Marché vient d'être réhabilitée.
C'était un petit square arboré. Toute la végétation a été éradiquée.
Trop de feuilles à ramasser, de branches à tailler, de racines qui gênent le câblage. Bétonisée, la placette. Au plus grand bénéfice des commerces qui envahissent l'espace piétonnier.

Devant la pharmacie, une ambulance vide clignote comme un flipper.
Un véhicule de Samu est garé en travers. Plus loin un véhicule de police municipale. Tous vides. Un malaise de mamie dans la Banque ou la Poste?
Je prends l'ascenseur pour aller au cabinet médical du premier étage où j'ai rendez-vous pour une visite de routine.

Ne jamais attaquer un escalier sans échauffement, c'est là qu'on ramasse la plupart des infarctus. Ou dans la salle d'attente du cardiologue quand le patient stressé lève le bras gauche pour enfiler son manteau.
Geste fatal qui rompt l'anévrisme embusqué.

Les quelques clients sont sur le palier sans éclairage, silencieux.
Les clients, pas l'éclairage. Inhabituel, car la salle d'attente est vaste.
Je rallume la minuterie. Je demande si le cabinet est ouvert.
Oui, mais y'a un problème, me chuchote un habitué du bistrot de la place.
C'est un cabinet de groupe, un peu gauchiste. Un attentat, une agression, un contrôle de police? J'hésite.
Mais c'est l'heure de mon rendez-vous. J'entre.

La jeune secrétaire est recroquevillée au fond de son bureau, le visage crispé, un mouchoir serré entre ses mains, comme en prière.
Elle fuit mon regard interrogatif. Une prise d'otage?
Un drogué en manque? Une femme jalouse agitant un fusil?
Je révise mentalement le jumping-side-kick qui permet de désarmer trois terroristes à la fois, si j'en crois mon feuilleton habituel.

Une femme mûre au visage autoritaire me propulse fermement dans le cabinet de mon médecin. J'ai le temps d'apercevoir un corps étendu dans la salle d'attente. Je le reconnais, c'est un voisin aimable qui se promène régulièrement dans le quartier. Nous échangeons un salut rituel parce que nous nous ressemblons vaguement.
Il ne bouge pas. Un infirmier est penché sur lui.

Mon médecin a perdu sa gouaille habituelle. Le client qui te précédait. Une crise cardiaque, j'ai rien pu faire, le Samu non plus.
C'est la première fois que ça m'arrive, comme pour s'excuser. Un retraité canadien. Bon, je vais prendre ta tension. Ça va, toi? - Oui, moi ça va.
Mais j'aimerais bien arrêter le traitement.

Le client qui me précédait? La Camarde était embusquée. Autrement dit, si j'étais arrivé en avance et lui en retard... Je repars, songeur.
Personne n'a bougé. Sauf le cadavre qui est maintenant en travers de la porte. Un infirmier remonte la fermeture-éclair de la housse grise.
J'ai le temps d'apercevoir son visage. Gris. Mon toubib me glisse :
Tu vois ce qui t'attend si tu arrêtes ton traitement...

Pour sortir, j'enjambe le cadavre dans son linceul. La moquette est grise. Je n'y avais jamais fait attention. Dans l'escalier, je croise deux croque-morts rigolards. Ils le sont souvent. Ce sont des bonsvivants, dit-on.
Dans le hall d'entrée une odeur inconnue me prend à la gorge.
Acre, âpre, rance. Millénaire. L'odeur de la mort.
Elle est accrochée au vieux brancard roulant de la morgue qui n'a pas pu rentrer dans l'ascenseur ni dans l'escalier.

Dehors, l'ambulance a été remplacée par le véhicule des Pompes Funèbres Municipales. Des enfants jouent sur la placette.
Je m'installe à la terrasse du bistrot.
Garçon, un pastis!
Sans glaçon...

CATHY MEENY

LE FIN MOT

Certaines personnes ont la bouche pleine de mots
Cajolent et ronronnent au moment de parler haut.
Leurs paroles enfilées, tel un collier de perles,
s'enroulent d'un rythme chaloupé autour de nos pensées.
A peine leur discours terminé, nous acclamons, enthousiasmés,
«Oh, que tout cela est fort joliment présenté !»

Mais, une fois nos esprits retrouvés,
S'il nous arrive de nous demander :
«Au fait, que voulait donc exprimer cette personne,
où étaient ses idées et les arguments utilisés ?»
Nous découvrons alors sans grand mal sous ses belles phrases
enrubannées, l'espace infini du vide abyssal.

CLAIRE PRIOUX

DEUX HISTOIRES SANS PAROLE

Ils sont trente. Sans un mot, ils s'expriment dans le même langage :
pas de différence d'accent, pour souligner celui qui est du pays, et celui qui
ne l'est pas, pas de langue étrangère pour révéler l'origine. Leur langage
est commun et universel. Pas de lutte des classes non plus, le chirurgien
au coude à coude avec l'ouvrier. L'âge importe peu, le collégien est assis
entre son prof de philo et un retraité. Rancœurs et discordes se taisent.
Le temps du concert, ils ne sont que musiciens, tout le reste s'efface.
Un seul objectif : l'harmonie.

Dans le public, il n'est pas seul, mais dans son monde, il l'est. Il a fallu
l'aider à entrer dans la salle, l'asseoir, le faire taire et cesser de gesticuler.
Énorme effort. Mais la musique le calme, l'apaise, endigue un temps le flot
de ces mots qui tournoient sans cesse dans sa tête, mais jamais n'en sortent.
Les sons prennent la place de ses angoisses, deviennent son univers.
Jusqu'à ce que...

Débordant d'enthousiasme au point de vouloir participer activement
à sa manière, Lucas trépigne en mesure et pousse des cris.
On lui fait alors quitter discrètement et promptement la salle, par égard
pour les autres spectateurs.

Dernière note, applaudissements, saluts. Après ce moment intense
où leurs cœurs ont battu à l'unisson, chacun retrouve son accent, sa place
dans la société, son individualité. La parole reprend ses droits.

CORINNE BRESSOLE

LETTRE À IRÈNE

Au-delà des maux, il y a des mots comme :

Admirable, adorable, désirable, formidable

Amoureuse, chaleureuse, vaporeuse, radieuse, gracieuse, lumineuse

Ensoleillée, enjouée, fatiguée, épuisée, enchantée

Souriante, charmante, accueillante, chantante, éblouissante, rayonnante...

Et au-delà de mes mots, il y a tout mon amour pour toi,
pour ma fée et son combat.

Je t'aime !

E

ELISE VANDEL-DECHASEAUX AU-DELÀ DES MOTS...

Écrire pour moi, c'est m'asseoir ;

une coiffeuse fait.
Je m'installe et couche.
Le balcon s'ouvre je mollisse.

Les mots ricochent.
Les paragraphes prennent.
Je garde de mots s'ils venaient ?

La cafetière gronde. Le chat est : un maneki neko salue son entourage.

J'aime m'échapper,
qui me berce et avale.

Je n'ai pas suivi *Le train de nuit* m'emmènera.
Il me tarde.

Je garde.

Ces larmes sont.
Je tente.

Les phrases tissent.

Elles renaissent.

EDITH DUBOSCO

AU-DELÀ DES MOTS...

Un simple geste d'amour, une caresse, un baiser,
Un enfant que l'on berce, que l'on console après un gros chagrin.
Rien ne peut s'exprimer aussi pleinement.
L'amour d'une mère pour son enfant,
Ce trop-plein de tendresse que l'on a en nous.

Comment te dire, au-delà des mots,
Un sourire, un geste de la main, un au revoir ou un adieu.
Dans le silence avec les yeux, tant de désir exprimé.
L'amour d'une fille ou d'un fils pour ses parents.
Il est là entre nos mains,
À nous de le transmettre aux uns, aux autres.
En mettant au monde ce petit être dans un cri de douleur
Et le voyant apparaître restant bouche bée devant le miracle de la vie.
Au-delà des mots,
Se dire que toute notre vie lui sera consacrée,
Que nous serons là pour le protéger, le rassurer et l'encourager.

Et puis Hélas !
Aucun mot pour dire toute l'horreur des guerres
Avec ces familles décimées, ces enfants sacrifiés
Et cette souffrance permanente.
Comment s'imaginer tant de malheurs en ce monde.
D'un côté l'abondance et la richesse.
De l'autre la misère et le manque de tout ;

Au-delà des mots,
Mon cœur saigne et souffre de tant de drames.
Et cette impuissance que nous ressentons
Sans pouvoir intervenir pour que cela cesse.
Seulement prier pour que Dieu,
Quel qu'il soit, puisse faire que la paix revienne sur terre
pour tous les hommes.

Au-delà des mots
Malgré nos différences.
Notre couleur de peau,
Que nous soyons gros ou maigres,
Petits ou grands, bruns, blonds ou roux.
Nous naissons tous égaux, porteurs d'amour
Et notre vie entière doit en être imprégnée.

Au-delà des mots,
C'est d'abord notre cœur qui doit parler.
Nous savons tous dire
«Aimons-nous les uns, les autres»
Mais est-ce que nous appliquons ce désir d'aimer,
Sans nous poser de question
Non, je ne pense pas...
Au-delà des mots, souhaitons un jour pouvoir le faire...

F

FRANÇOISE SEUBE CARMINATI AU-DELÀ DES MOTS

C'est quoi, ce truc, nous sommes invités à écrire sur le thème au-delà des mots. J'aime bien être invitée mais est-ce que je serai à la hauteur de l'attente de mon hôte? D'abord au-delà des mots, les mots ont-ils un au-delà? Vous nous demandez 5000 mots pour raconter quelque chose somme toute d'abstrait. Tu parles d'un challenge. On nous les apprend dès notre plus jeune âge et ils font partie de notre vie. Ils mettent en forme les images que l'on a dans la tête. Ces mots on leur donne tous les sens et ils évoquent les sens. La pensée comment la traduire par des mots, tu parles d'un boulot, d'une panique.. surtout quand on ne trouve pas le bon mot. Justement le bon mot, il est fort celui-là. Les mots qu'on lit on les met en images et si on est infichu de retenir ces mêmes mots, nous gardons en tête les images qu'évoquent une histoire aimée ou détestée.

Il y a les mots qui rendent heureux, les mots qui blessent, ceux qui emportent, ceux qui galvanisent ou encore ceux qui mettent à terre, ceux qui relèvent, ceux que l'on crache comme les noyaux de cerises qui n'atteignent pas forcément leur but et heureusement encore. Les mots ont été mis en forme, dans ma vie, sous l'apparence innocente du Dr Chèvrefeuille et un bouc très sympa qui avait une kyrielle de patients issus du monde animal, il va de soi. C'est ce bon docteur qui m'a donné envie de déchiffrer les mots et de voir au-delà l'histoire que j'avais envie d'imaginer. Depuis, les années se sont écoulées et je cherche encore au travers de chaque bouquin qui me tombe entre les mains, des images, et cerise sur le gâteau les émotions qu'elles engendrent.

Les mots évoquent l'engagement que l'on prend vis-à-vis de soi ou de l'autre. J'ai dit OUI à quelqu'un pour la vie, vaste programme s'il en est. J'en ai marre parfois, il me gonfle des fois, oui mais le fait d'avoir dit OUI et l'image de cet homme tellement touchant et sincère me donne à croire que ce mot simple comme un oui ou un non signifie l'engagement d'une vie et il prend tout son sens.

Et puis il y a les mots qui ne servent à rien quand il s'agit juste d'émotions pures telles que la maternité, qui elle, se passe de syntaxe, de vocabulaire

puisque tout passe par un lien ténu, invisible que l'on appelle
cordon ombilical. Le cordon c'est joli, c'est le lien, voilà un bien joli mot
qui évoque une histoire celle qui commence à la conception et qui enfle
et prend de l'ampleur au fil du temps.

On aime à croire que les mots peuvent tout, ils vont déclencher une guerre,
une invasion, une exploration, une explosion, oui mais...reste à savoir si
on les aime ces mots puisqu'ils entraînent autant de bonheurs que de maux,
de joies que d'abandons.

Doit-on s'en tenir aux mots ou à ce qu'ils voudraient bien dire ?

J'imagine que c'est au travers des mots qu'une histoire est bonne ou pas.

L'histoire que chacun de nous a en tête celle que l'on n'écrit jamais
ou celle qui retrace une existence la nôtre ou celle d'un être cher.

Au-delà des mots il y a aussi les paysages, les rêves qu'ils induisent,
la montagne pour certains, les sommets à atteindre, l'air plus léger,
le dépassement de soi.

Pour autant ce sont les mots dits ou écrits qui rappellent ce que nous
sommes ou avons été, ils empêchent l'oubli, l'abandon dans l'écheveau des
années, ils sont le passé et le présent, l'avenir même. Les mots plus forts
que la mort, ils défient les siècles et ils content l'histoire de l'humanité.

L'écriture, la mise en forme des mots sur un papyrus, une tablette,
du Vélin, l'écorce d'un arbre, le cahier d'un écolier
est aussi l'expression d'un travail et d'une approche de l'Homme érudit
qui a veillé à laisser des traces.

Mais les autres, ceux qui ne connaissent pas les mots,
ont-ils une vie moins intéressante, moins passionnante,
moins riche de sentiments, de sensations ?

Les émotions, celles que l'on n'exprimera jamais, celles que l'on ne peut
partager, celles-là même sont le socle de notre histoire,
gardons-nous de les mettre en mots.

Combien de mots déjà ? Ou trop ou pas assez, peu importe, l'essentiel
est dans ce qu'ils induisent bien au-delà de l'écrit et de l'oral dans ce qui
prend naissance dans les circonvolutions du cerveau humain
de tous les cerveaux humains.

Ah ! Au fait j'ai une rage de dents, vous croyez que les mots vont m'aider
à vous faire comprendre à quel point ça pique ?

G

GEORGETTE R

(Scribe Astrid Gilabert)

IL ÉTAIT UNE FOIS L'HIVER...

Il fait mauvais temps, il pleut, il fait froid. On ne peut pas sortir comme en été parce qu'il fait trop froid. C'est un peu triste car on n'entend pas les oiseaux chanter. On ne peut pas lire la Dépêche. On ne peut pas cueillir de fleurs ; il n'y en a pas !

Il y a des corbeaux, l'hiver, des pies, le pic vert qui se tient dans l'arbre. Je suis triste en hiver ; je tricote et que ça ! Les fêtes de Noël me pèsent un peu, même si parfois je fais des sorties et que je m'achète un livre. Le dernier que j'ai acheté raconte de belles histoires :

« Il y a des rois des temps passés...

J'aurais aimé vivre à cette époque, je la trouve joyeuse, animée. J'aurais été une femme indépendante et libre. J'aurais eu une fonction royale, pris des décisions, organisé des projets mais je ne me serais pas mariée, ainsi j'aurais pu profiter de ma jeunesse.

À l'époque des rois, on ne vieillissait pas. Et l'hiver n'existait pas.

Comme les reines et les princesses, j'aurais porté des robes longues, très longues, avec des chaussures à talon, un petit gilet pour parfaire la tenue, avec des grands gants blancs à dentelle et une capeline. Ainsi vêtue, en amazone, au pas ou au trot avec mon cheval blanc : Pompon, nous nous serions promenés en ville. Alors, j'aurais pu voir du monde et le monde m'aurait vue. »

C'est ainsi que par les mots, les tracasseries du quotidien s'effacent peu à peu, pour laisser place au rêve qui rend, l'espace d'un moment, une personne plus heureuse.

GENEVIÈVE ANNE

AU-DELÀ DES MOTS

Ce fut, au début, une logorrhée, un enchevêtrement inextinguible de mots aussi incongrus que : carabin... anicroche... frelaté... gazette... ellébore... drôlesse... édénique... immersif... Des mots qui s'entrechoquaient dans sa tête sans jamais devenir des sons, sans jamais passer la barrière de ses lèvres !

Ce chapelet de mots parfois se muait en litanies, en incantations, en imprécations religieuses : ... oh mon Dieu... doux Jésus... sainte Mère... seigneur Dieu... ou bien en mots orduriers qui venaient frapper lourdement son crâne : ... p... c... s... m... c... un martèlement incessant qui le faisait sombrer dans une nuit épaisse, gluante. Puis venait la douceur d'un babil léger, que lui seul pouvait entendre, où les mots se faisaient tendres, voluptueux : ... douceur... baiser... peluche... amodiateur... amphigouri... anisotrope... cotangente... courtoisie... ravalala... migmatite... minahouet...

Jusqu'au jour, ou plutôt jusqu'au soir, où le son daigna enfin enrober et rendre cohérent ce galimatias, le structurer en une modeste phrase, qu'il fut seul à entendre, car à l'heure où il la prononça le service neurologique de l'hôpital était en léthargie aussi profonde que certains de ses patients !

Alors il ne cessa pas d'articuler : « J'ai mal, j'ai très mal à la tête » comme un babil, une chansonnette enfantine, presque gaie puisque les puissants antalgiques, que la perfusion instillait au goutte à goutte, annihilèrent toute douleur.

Elle fut longue la route qui suivit ce coma mais il en a gardé cette boulimie de palabres... persuadé depuis cette aventure que les mots peuvent guérir les maux.

Pour les curieux qui en ignorent le sens... très peu d'entre vous je pense ! ... voici les définitions de :

AMODIATEUR : celui qui donne une terre en location (sous l'ancien régime).

AMPHIGOURI : figure de style consistant en un discours, texte ou dessin, volontairement obscur ou inintelligible, à visée burlesque.

ANISOTROPE : se dit d'un corps dont les propriétés varient suivant la direction.

COTANGENTE : inverse de la tangente.

RAVINALA : nom malgache de l'arbre du voyageur.

MIGMATITE : autre nom du gneiss.

MINAHOUET : (du breton:minaoued) c'est une sorte d'alène, planche étroite percée au bout.



IRÈNE GRAMONT

AU-DELÀ DES MOTS

Au-delà des mots
Comment vais-je vous dire ?
Ma plume qui s'affole
Ton silence qui me tue
Son ombre qui caracole
Notre espoir dans les nues
Votre jeunesse qui dégringole
Leur chant à gorge nue.

Au-delà des mots
Comment puis-je vous dire ?
Mes désirs inassouvis
Tes sourires désarmants
Ses mémoires englouties
Nos histoires à plein temps
Vos rires à l'infini
Leurs rêves d'éternels printemps.

Au-delà des mots
Si ma plume ne trouve plus son encre
Ma vie ne trouvera plus son sang
Et dans un dernier souffle,
S'achèveront tous mes tourments.

IRÈNE PICARD

50 NUANCES DE ROSES

Tout a commencé il y a cinq semaines, le jeudi 8 juin exactement. Clémence, ma blonde fleuriste, m'apporte chez moi un bouquet anonyme de 10 magnifiques roses jaunes ourlées de rouge. Passée la joie de recevoir des fleurs, je suis perplexe, intriguée...

Qui ? Pourquoi ? Dans quel but ?

Je pianote fébrilement sur internet après avoir en vain cherché ce fichu livre intitulé « Dites-le avec des fleurs » que j'ai sans doute offert, prêté ou tout simplement égaré dans ma forêt de livres...

En général, est-il écrit, on offre les roses en nombre impair si le bouquet comporte moins de 10 fleurs. Question d'équilibre.

Mais le chiffre 10 signifie : « Tu es parfaite ! » Ok... ça me va !

En amour la couleur jaune signifie trahison, rupture, tromperie, besoin de pardonner ou d'être pardonné... Bof...

En amitié par contre, le jaune exprime la lumière, la chaleur, la joie :

« Tu es mon rayon de soleil ! ».

Yes ! J'adhère !

Le vendredi suivant, le 16 juin, Clémence, ma belle fleuriste, m'apporte un bouquet de 10 roses d'un orange vif et joyeux, cette fois-ci accompagné d'une petite carte : « Semaine 25, Hipster Café, après 19 h ». Mes doigts s'affolent sur le clavier...

Toujours 10 roses : « Tu es parfaite ! »

Couleur orange : En amour exprime le désir charnel... mais en amitié : « Je t'admire, tu es originale, dynamique »... message moins compliqué pour moi ! Je prends.

La semaine qui suit, la 25 justement, voit chaque jour arriver avec plus de désarroi et de questions...

Qui ? Pourquoi ? Dans quel but ? Est-ce bien raisonnable d'aller à ce RDV qui n'en est pas vraiment un ?

Le vendredi 23 juin, Clémence, ma douce fleuriste, frappe à ma porte et me cale dans les bras un bouquet de roses d'un blanc rosé vert très délicat... un vrai bouquet de mariée !

Un mot épinglé : « Un inconnu t'offre des fleurs... ».

J'avais remarqué, merci !

Mais qui ? Pourquoi ? Dans quel but ?

« Un » semblerait écarter la piste d'une amie...

Tiens, il n'y a que 9 fleurs cette fois... Clémence devance ma question en m'expliquant qu'une des roses s'est abîmée, d'où son absence, mais si autre bouquet il y a, une rose y sera ajoutée !

Bon voyons... le rose signifie un amour tendre, doux et sincère :

« Je rends hommage à ta beauté féminine ». Waow... génial !

La semaine 25 n'est pas terminée (mais presque) et le lendemain, samedi 24, jour de la St Jean, je ne tiens plus ! La curiosité me dévore l'estomac et j'en perds le sommeil.

Chauffée par l'apéro musical surprise au « Resto » de Christine suivi du flamboyant Brandon de Sarp, me voici en route avec Patou, mon amie de toujours, vers Saint-Gaudens à la recherche du Hipster Café qui s'y trouve... paraît-il ! Vers minuit et demi nous entrons d'un pas vaillant qui se veut assuré dans un bar originalement décoré, sono à fond et peu éclairé. Quelques personnes dansent près du bar, le regard vague et l'haleine alcoolisée... Un peu glauque tout ça !

Nous nous installons le plus naturellement possible bien visibles, en terrasse, une chope de bière artisanale au miel à la main.

Nous rions, badinons... nous avons 18 ans... c'est si bon de retrouver cette légèreté insouciante, ce souffle de désinvolture !

J'ai beau scruter les rares clients, j'en reconnais certains, mais aucun qui puisse être l'auteur de ces envois fleuris... tout du moins, je l'espère ! Joyeuses, un brin déçues tout de même car bredouilles, nous regagnons notre lit vers 2h30 du matin, sous un crachin peu estival.

Le lendemain dimanche, au lever, toute la famille se presse pour recueillir le récit de notre virée :

« Vous n'allez pas le croire... c'était INCROYABLE... absolument dingue... un chemin de fleurs... un tapis de roses qui allait du Hipster Café jusqu'au centre de la place de la Collégiale... Magique... Magistral... vraiment ! »

Les yeux plein d'étoiles, Simon, 16 ans :

« NON ! Non ! Non ! PAS possible... c'est vrai ? »

Aloïs, 19 ans, doute un peu... et Maxime sourit : « Je pense que c'est un peu exagéré ! »
Pfff... ! Je suis bien obligée d'avouer qu'il n'y a eu que le vide sidéral... tout en leur assurant que l'essentiel dans cette histoire, c'est que je me suis bien amusée !

Sans compter le bonheur de voir les étoiles un instant scintiller dans les yeux de mes grands enfants qui doutent soudain : leur mère, petit être grisonnant, plus très jeune sans être trop vieille, serait-elle en fait une princesse ? Au moins aux yeux d'une personne assez folle pour l'inonder de roses...

Mardi 27 juin, Clémence, ma fleuriste tout sourire, arrive avec un bouquet de roses d'un rose vif brodé de rouge.

Un petit message : « Es-tu la fleur manquante ? »

Après son départ, je compte les roses : 10 ! Tiens, pourquoi pas 11 comme promis ? La réponse est sans doute cachée dans le message ? Ça mouline sec dans ma cervelle...

Qui peut être à la fois aussi fou, généreux et drôle pour me faire ce cadeau ? Et pourquoi ? Dans quel but ?

Le rose, affirme internet, transmet l'affection, la douceur, la pudeur, la fidélité, peut exprimer un sentiment amoureux mais avec un sens beaucoup plus doux que le rouge... Ok ! Mais encore ?

Lundi 3 juillet, Clémence, mon infatigable fleuriste, me surprend en me glissant dans les mains 1 rose blanche encadrée de 2 tendres boutons...

Sans message !

Le mystère s'épaissit... embrumant mon esprit d'un trouble infini... infiniment... l'infini... ment... l'un finit, l'autre... ment. Autrement !

La couleur blanche est porteuse de pureté, de sincérité... mais aussi de chasteté ! Le message pourrait être : « Je t'apprécie mais notre relation restera platonique ! »

En même temps, en langage des fleurs, offrir une seule rose exprime le coup de foudre... Qui ?

Une personne qui souffre de dédoublement de personnalité ou un collectif

d'amoureux transis ?

Je délire, je perds la boule, le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest...

Quelle histoire !

Mais que c'est bon de cogiter, d'inspirer à pleins poumons les effluves capiteux des roses à la recherche d'indices pour décrypter le message porté par toutes ces offrandes. Être là, vivante, vibrante, à l'instant suspendue, juste là, au-delà des mots...

Mardi 4 juillet, Clémence, ma mystérieuse fleuriste pointe son joli nez chez moi, un sourire radieux surplombant un sublime bouquet de 10 roses, d'un rouge profond, grenat, accompagné d'une petite enveloppe blanche à mon nom. Mes doigts hésitent et tremblent un peu en l'ouvrant...

Le rouge est le symbole d'un amour passionnel, puissant, profond, exclusif, ardent et durable...

Quelques lignes sur un carton blanc : « Ce dimanche vers 19h nous avons Rendez-vous. Mettez-vous sur votre 31, laissez-vous guider... »

Mais qui donc se cache derrière ces bouquets ?

Je brûle de savoir, je sais que le dénouement est proche...

D'un autre côté, atteindre le moment de vérité risque de me fermer le robinet à bouquets !

En attendant, plus une minute à perdre, il me reste exactement 3 jours pour me dégoter une robe de Princesse et des pantoufles de Vair...

Vendredi 7 juillet, Clémence, ma Fée des Roses, se cache derrière un énorme bouquet arc en ciel de 50 roses ! Extraordinaire masse multicolore aux tons tendres et pastels... parme, jaune, rose, orange.

Une explosion de joie et de vie !

Une enveloppe blanche et une carte... irrésistiblement drôle et touchante :

« Du haut de tes 1,50m (1,54m s'il vous plaît !) tu es arrivée à un demi siècle ! N'oublie jamais qu'il faut en faire autant... Mais comme on t'aime on va t'aider à traverser les rivières et les montagnes jusqu'à tes 100 ans ! Cocoki et Kicoco. »

50 roses : « Je t'aime d'un amour inconditionnel. »

J'en reste sans voix, émue aux larmes...

Dimanche 9 juillet, 7h du matin, je suis réveillée au son de l'accordéon.
 Ma valse préférée!
 Les yeux écarquillés de sommeil je sors de mon lit et me trouve nez à nez avec Christine.
 Arrivée dans la cuisine je découvre une joyeuse bande en pyjama accompagnant Béatrice en baby gros, l'accordéon sur le cœur et Jade, une rose rouge à la main.
 «Bon anniversaire!» Braillent-ils avec enthousiasme.
 Sur la table de la cuisine, une montagne de croissants et de chocolatinas, des brioches en forme des lettres de mon prénom... et de fleurs!
 «Ah! Les roses, c'était donc vous? Vous pouvez être fiers de vous!»
 Je les entraîne vers la salle où trônent les derniers bouquets reçus, intriguée par leur air incrédule.
 «Ben non, ce n'est pas nous... mais c'est génial comme idée, si, si, vraiment!»
 Je perds pied.
 Mais alors qui? Pourquoi? Dans quel but? Chacun y va de son commentaire, suggérant des pistes, en détournant d'autres... après avoir écouté le récit des livraisons de mes bouquets mystérieux.
 Mon anxiété grandit au fil des heures...
 À 19h je suis fin prête, une tunique en soie blanche imprimée de roses tendres, maquillée, les ongles nacrés, parfumée, «bijoutée», en équilibre instable sur de hauts talons.
 Une voiture blanche s'arrête devant la maison.
 Yannick! Le cousin de Christine!
 «Bon, autant te le dire tout de suite, je ne sais pas où tu dois aller, on m'a juste demandé de te déposer dans quelques km... Après...?... Tu verras!»
 Au rond point de Cierp Gaud, une deuxième voiture blanche m'attend.
 Sandrine, hilare, en descend, me prend en photo et dit:
 «Allez monte! On doit filer!»
 Impossible de lui tirer les vers du nez... Si on part en montagne, je suis mal barrée avec mes échasses!

Environ 10 km plus loin, elle me dépose dans la voiture blanche... de Josette! Cette fois-ci, plus d'arrêt jusqu'à Luchon...
 Josette me précède, m'installe et m'abandonne à une petite table dans le restaurant «Le Baluchon». Seule, je n'en mène pas large...
 En plus, je n'ai pas pris d'argent... quelle gourde!
 Les 10 minutes qui suivent sont les plus longues de ma vie... tout se bouscule dans ma tête.
 Mais qu'est-ce que je fous ici? Et qui va arriver? Et si ça ne me plaît pas?
 Je repasse en revue tous les suspects envisageables...
 Perdue dans mes pensées je sursaute en voyant arriver... Patrice, mon mari!

- Ah! Cachottier! Quelle mise en scène! Trop romantique l'idée des roses!

- Heu... difficile à avouer... mais les bouquets, ce n'est pas moi!
 Désolé, vraiment!

-?... Mais alors qui?
 - Aucune idée! Moi j'ai juste reçu un message me disant de me rendre à une heure précise dans ce restaurant! Bon, maintenant qu'on est là, mangeons et attendons la suite!

Le menu est absolument divin et nous passons une délicieuse soirée... ponctuée de textos d'amis curieux comme Gigi par exemple: «Et alors? Et alors? Raconte-nous... Comment ça s'est passé? Est-ce qu'il t'a embrassée? Est-ce qu'il t'a les yeux bandés? Est-ce qu'il t'a tendrement... Alors? Et alors... la suite! La suite!»
 Soudain, mon téléphone sonne.
 Une voix d'homme au fort accent russe m'interpelle:

- Mademoiselle Irrène?
 - Oui...?...
 - Mais que faites-vous? Voici plus d'une heure que je vous attends! Je suis très déçu et en colère! Le champagne réchauffé et je vais devoir manger tout seul mon caviar!
 - Heu... dites moi... Où êtes vous? Comment vous appelez vous?
 - Piotrrr, mais chut, très dangereux... je vais raccrocher!»

Je n'en peux plus tellement je ris... c'est quoi ce délire?
 Nous poursuivons notre repas, ne sachant pas où rejoindre « mon ami Russe ! » Nous nous régalons et rions de plus en plus, le bon vin du Pic St Loup aidant !

Arrivés presque au dessert, la sonnerie de mon téléphone nous surprend.

- Allo, Mademoiselle Irrène ?

- Ici Borrrris, le secrétaire de l'agent seccrret Rrrusse !

Où êtes-vous ?

- Mon Patreron trrrès en colèrrre ! Vous pas au rrendez-vous !

Arrêtez de rrrigoler !

- Mais où était le rendez-vous ?

- Hôtel de la Pique, Cierrp Gaud, venez immédiatement !

Et arrêtez de rrrigoler ! Attention aux rrepprésailles ! C'est mon accent qui vous fait rrrigoler ? Limousine blanche cherrcher vous et vous, venirr ici ! Orrdrre du Patreron ! Arrrêtez de rrrigoler !

Conversation ubuesque qui dure exactement 4 minutes...

Je finis pliée en 2, maquillage en vrac, le derrière par terre, incapable de reprendre mon souffle sous le regard incrédule des autres clients.

Point de Limousine blanche en vue après le café.

Nous demandons l'addition.

- Ah non, tout est déjà réglé ! Bon anniversaire Madame !

- Oh ! Super ! Et on peut savoir par qui ?

- Je ne connais pas son nom mais je sais que c'est la maman

d'une certaine Camille...

Hourra ! Devant mon air victorieux la gentille serveuse se décompose, réalisant qu'elle a trop parlé ! Sans tarder nous sautons dans la voiture pour aller confondre notre lanceuse de bouquets... sur son territoire qui plus est ! Un majestueux cerf salue notre traversée nocturne... les étoiles brillent, la lune est pleine, tout est parfait !

Arrivés à Sarp, nous franchissons d'un pas assuré le seuil du « Resto » et clamons haut et fort :

- Inutile de te cacher, Christine, le pot aux roses est dévoilé, la maman de Camille, c'est toi !

- Oui, mais les bouquets, ce n'est pas moi...

- Allez, arrête ! Trop d'indices me dirigent vers toi...

Mais tu es vraiment dingue ! Oui ! Délicieusement folle ! Quelle histoire...

Merci, merci, merci ! Quelle aventure ! Magique, incroyable... Inoubliable !

Et le coup des Russes, trop génial, vraiment !

- Les Russes ? Quels Russes ?

- Ben l'espion Russe et son secrétaire ! Jamais je n'ai autant ri !

Allez, c'est qui ? !

- Bon, j'avoue, pour les roses, je suis pour moitié responsable...

l'autre moitié c'est Colette ! On t'a envoyé 50 roses chacune.

- Mais les Russes, ce n'est pas nous, je ne comprends rien à ton délire !

- Mouais... difficile à avaler !

- Je te le jure sur la tête de Camille...

Le visage grave de mon amie me fait réaliser que réellement cette histoire la dépasse, comme si la fiction avait pris le pas sur la réalité, l'imagination prenant les rênes des événements, cédant la place à de nouveaux protagonistes... créant des ressorts inattendus !

- Alors ces Russes, d'où sortent-ils ? Que me veulent-ils ?

Pourquoi moi ?

- Allez, pas de panique, on a 10 ans pour dénouer cette énigme...

Le jour de tes 60 ans, c'est sûr, tu sauras ! Me dit tendrement Patrice en me prenant dans ses bras...

I.Reine, Palais de La Montjoie de Galié, le 10 juillet 2017.

À mes amies, Cocoki et Kicoco... qui colorent ma vie de magie !

Sans oublier la douce Clémence, Fée des Roses, leur complice...

J

JACQUELINE LUBIN PLUS HAUT QUE LES MOTS

- Pourquoi je ne sais rien ? Je ne sais plus ! Pourquoi tous ces pourquoi qui se bousculent sans arrêt, qui m'encombrent et m'empêchent d'avancer ? Je ne sais même pas ce que je fais là ! Comment t'en parler ? Je ne sais pas quoi dire !

- Alors, ne dis rien. Mets tes chaussures, prends ton sac et tes bâtons et viens avec moi !

Dehors le ciel est bien gris, les nuages menaçants mais la température clémente. Le sentier nous renvoie l'humidité de la pluie matinale. Qu'importe ! Nous cheminons côte à côte silencieusement. Elle réajuste les bretelles de son sac à dos, règle ses bâtons car la pente se fait plus raide.

Notre allure ralentit un peu et notre respiration s'adapte à nos pas. Un petit vent frais et agréable a vite fait de nous sécher le visage entraînant avec lui des parfums de buis et de pins.

- Tu sens ce que je sens ?

- Oui ! Ça respire les bonbons que grand-mère suçait quand elle avait peur d'avoir mal à la gorge ou qu'elle avait mis trop d'ail dans la vinaigrette de sa salade !

Un regard.

Un sourire.

Les lacets se succèdent. La terre herbeuse devient cailloux.

Surtout bien faire attention où l'on met les pieds !

- On fera une pause après le dernier grand lacet en épingle à cheveux.

La pente régulière, agréable même, nous permet d'avancer tranquillement. Les arbres et leurs parfums nous enveloppent de leur fraîcheur et de leur bienveillance mais voilent encore un ciel qui semble se dégager timidement.

Nos yeux sont à l'écoute du calme, de ce silence habité par les froissements d'ailes, les frottements des branches entre elles, les déplacements des lézards et autres petites bêtes jouant à cache-cache sous les feuilles mortes.

Nous les cherchons sans trop les voir !
 La forêt vit sa vie de forêt.
 Sortie du bois.
 La porte est grande ouverte.
 Derrière, un ciel bleu posé sur un matelas de brume blanchâtre.
 Mais quelle lumière !
 Plus bas, des tintements de clarines : des vaches ? des moutons ?
 - On grignote ?
 - Allez !
 Dans notre bouche avide, les mots n'ont plus leur place.
 Ils traversent nos esprits mais se sont peu à peu égarés.
 Notre peau qui ruisselle.
 Nos oreilles à l'écoute de cette lumière.
 Nos yeux pleins du silence.
 Notre souffle retrouvé.
 Nos narines embaumées.
 Nos corps rapprochés.
 - Regarde !
 Au loin, sur la crête, deux isards ont repéré notre présence et arrêté leur course joyeuse.
 Coup de coude.
 Silence.
 Chuchotement.
 - Regarde-les toi aussi. Fais comme eux.
 Peut-être nous admirent-ils eux aussi !
 Leurs sabots bien posés sur les pierres et la tête tellement près du ciel !
 La belle vie quoi !
 Le col n'est plus très loin maintenant. La brume qui se dissipe doucement accompagne notre montée. Nos pieds avancent tout seuls, sereinement.
 Le regard scrute le bout du chemin qui cache jalousement... l'après !
 La vision du replat au loin nous fait oublier le bon petit raidillon qui le précède ! On y est presque...
 Et puis...

Ce ciel d'une pureté extrême !
 Le sentier a disparu. On n'en n'a plus besoin !
 Seulement quelques cailloux, de l'herbe verte, tendre et humide,
 quelques plaques de neige que le soleil matinal
 n'a pas encore eu le temps d'absorber.
 Les vallées dans le bas paraissent bien endormies.
 Et ce bleu du ciel qui semble caresser les sommets lointains
 encore bien enneigés.
 Ils nous encerclent eux aussi avec toute la bienveillance de leur grandeur.
 - T'as vu les deux petites cabanes ? Une pour chacune comme un
 mini-refuge !
 Être bien.
 Tout simplement.

Les pensées et les pourquoi se sont envolés sur les plumes des choucas.
 Les parfums de l'air rassurent nos corps frémissants.
 Avaler avec avidité cette bouffée de plénitude, de plaisir, de fraîcheur,
 de la force de cette vie intense, grouillante et silencieuse à la fois
 et s'en emplir le cœur et le corps tout entier
 Être là.

JACQUES ARNAULT

AU-DELÀ DES MOTS

Dans les cervelles primitives des premiers humanidés ayant vécu sur notre planète, le geste a suppléé longtemps à la parole limitée à deux ou trois voyelles et à des grognements de consonnes non identifiées pour en faire un début d'alphabet. Le oui et le non ressentis en pensées, non encore exprimés en paroles marquèrent probablement les débuts des relations humaines par des hochements de tête à la verticale et à l'horizontale pour faire connaître à son interlocuteur ses intentions, avec en ajouts possibles des haussements d'épaules. Le langage gestuel de plus en plus subtil irait de pair avec l'édification de la pensée identifiant les ressorts de sentiments éprouvés sur des sensations ressenties répétitives.

Des ébauches de sourires et de grimaces ponctueraient des gestes appropriés sur soi ou dans une direction déterminée.

On a quelque peine à imaginer ce mode de vie confiné dans la tour d'ivoire de chacun tant recherchée des esthètes intellectuels de notre temps qui s'en tiennent à leurs propres définitions :

J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire ; mais une marée de merde en bat les murs, à la faire crouler. — (Gustave Flaubert, Correspondance, lettre à Ivan Tourgueniev, 13 novembre 1872).

Il ne nous restait pour asile que cette tour d'ivoire des poètes, où nous montions toujours plus haut pour nous isoler de la foule. — (Gérard de Nerval, Discours de combat, Sylvie.)

Convaincu du néant de toutes choses, et plus particulièrement de l'inutilité de l'effort humain contre la puissance aveugle et nécessaire de la nature, le stoïcisme n'a trouvé de refuge que dans « la tour d'ivoire » de son orgueil. — (Ferdinand Brunetière, Discours de combat.)

C'est parfois trop commode d'être intraitablement cent pour cent et de se réfugier dans la tour d'ivoire de la pureté, quand tout chancelle et fiche le camp alentour. — (Henri Barbusse, Staline : Un monde nouveau vu à travers un homme, ch. IV, Ernest Flammarion, Paris, 1935)

C'est sur ces apartés que l'on peut, en parallèle, comparer le fait de survivre et celui d'exister, entre la nécessité de se nourrir et le besoin de cultiver son esprit.

Descartes résumerait, oralement, le dilemme en ces termes :
« Je pense donc je suis »

C'est en référence à son discours structuré que l'on peut conclure qu'en dehors des mots qui nous viennent à l'esprit nous ne vivrions qu'à demi, ne pouvant plus communiquer que dans le langage des sourds et muets.

JACKIE VILLENAVE-PAILHAS

VALSE HÉSITATION

Mais enfin, Charles-Albert,
Je ne comprends pas,
Tu n'as pas compris
que mon Non était un Oui ?
Qu'aurait-il fallu que je dise...
OUI, OUI, OUI ?
Et bien Non,
Il fallait lire entre les lignes de mon regard...
Tant pis, tu n'as rien compris,
La soirée te semblait trop belle ?
Tu as eu peur ?
Tu as préféré t'en tenir à mon NON...
Et bien, restons-en là
Veux-tu...

À moins, que tu ne préfères,
Ce soir,
Aller au-delà des mots.

58

JEAN-FRANÇOIS GRANJON

AU-DELÀ DES MOTS

Au-delà des mots, le monde.
Au-delà des mots, les mondes.
Au-delà des mots, la mémoire pour l'histoire,
des histoires pour le présent, des projets pour le futur.
Des images de mes aïeux et des images pour mes enfants.

Au-delà des mots la connaissance et la transmission.
Au-delà des mots Gandalf et Dumbledore, les Misérables et Cent Ans
de Solitude, Cyrano de Bergerac et Ursula Le Guin, Zola et Mélenchon,
Brassens et Vinicius de Moraes. Au-delà des mots Bach et Ellington,
Bosch et Kandinsky, Vishnu et la Pachamama, Einstein et Eisenstein,
Tintin et le Sapeur Camembert.

Au-delà des mots le Congo à Brazzaville et le Danube à Budapest,
Artiga de Lin et la Sainte Victoire, Collioure et la plage de l'Escalette,
Carthage et Cartagena et Cartagena de Indias, les souks de Tunis
et le Bazar d'Izmir, Cucuron et Cucugnan.

Au-delà des mots, la vie, l'amour, la suite...
Au-delà des mots Je t'aime tu me manques et I love you I miss you,
parce qu'il faut bien traduire, mais Traduttore traditore,
Traduction trahison, là c'est pour conserver la rime
et c'est encore une trahison.

Au-delà des mots, toutes nos langues pour tout nous dire, tout nous dire
pour tout nous raconter et pour tous nous rencontrer.

Au-delà des mots, il y a moi, il y a toi, il y a nous et il y a eux tous.
Au-delà des mots il y a ce que nous sommes et ce que nous portons.

59

JEAN-LOUIS CARRIERE

(Suite à une certaine élection de 2016)

MISTER PRESIDENT

Mister Président...
Mister Président !
Pour ces valeurs qui nous transcendent,
Pas de propos malséants,

Mister Président,
Tsar imprudent,
Au-delà des mots,
Tes paroles n'ont plus d'écho,

Affabulateur ou tribun,
Déguisé en clown triste,
Ton peuple s'attriste,
D'un discours inopportun,

Quand la vie va vite,
Quand les années sont là,
Les mots sont Mélodies,
Ou obus et éclats,

Ne fais pas pleurer les idées,
Grâce à toi le monde s'écroule,
La sinistrose dans tes yeux,
Même quand tout va mieux,

Ma vie, mon rythme, mon temps,
Rien à faire de tes vérités,
De tes discours qui mentaient,
Au-delà des mots..., c'est déroutant,

Mister Président !,
Ton peuple attend,
Des paroles qui rassemblent,
Pour être ensemble,

Au-delà des mots,
Ne distille pas des maux,
Bye bye Mister Président,
La vie se vit au présent !

JEAN-MARIE FAUROUX

LE LAPIN QUE FOROPASSÈC

LE MUR DELS SOUNS

Cal que siague del coustat de Basso Ariejo en-là. Urous país ount l'article definit del noun, l'an baptiat «le» e noun pas «lou» ou «etch» e sabi pas que. Senoun, per uno letro le counde passario pas le mur del soun.

I abio un pitchoun café ount s'i poudio bébé e fumà e tanbé se i manjabo.

Justoment, le patroun escudelabo en uno couquèlo grando en abarejant, e abarejabo... N'acababo pas.

«Le lapin, le cal boulegà» disiò a un e boulegabo.

«Cal que siò plan boulegat. Le lapi es atal qu'es bou : boulegat !
... e le gat tanbé...»
«Obà ? – Obé ! Ôbe ò !»

«Tiò tiò, es mai bou que le lapi. T'en farèi manjà.»

«Me vols fà manjà de gat ! Bai t'en, bai ! T'en manjarèi pas jamai de la vido !» E se trucabo le beret sul genoul.

Passo de temps, aquel jour la praubo Antònia demandabo a cado oustal s'abion pas vist Misty. Degus l'abio pas vist. Taplà, un tan bèl representant de l'espèço ambe de vibrissos coumo de canabièros de la pesco.
Se poudiò pas mancà.

D'aquel temps al café le patrou cousinabo dins uno padenasso grando, que la caliò per que i entren de troces bèls atal que i cousèbon.

Èro escrit sus la porto : «lapin chasseur dans sa padéne».
E un qu'esperabo a taulo, interessat.

«T'èi preparat quicom de famous. E plan boulegat.»

«E de qu'es ?»

«Manjo. Manjo ! Le saberàs. Me diràs coussi l'as troubat.»

E manjà. S'embuquèc tout.

«Alabetz, èro pas bou, le gat ?»

«O quiò. Èro pla boulegat ! E que te debi ?»

«Auràs pas qu'a remercià l'Antònia qu'es elo que me l'a pourtat.»

Métamorphose des êtres et des sons.
Comment un lapin a-t-il pu transmuter son nom par la grâce des mots.

JOSIANE CHAPIUS

EN CETTE VINGTIÈME NUIT AU-DELÀ

Chère âme,
Votre silence m'a donné la plénitude nécessaire à mon spleen.
Hier, quand je vous ai devinée derrière ce voile de brume matinale, vous m'êtes apparue sans fausse pudeur au coeur de la forêt que je contemple chaque nuit par la fenêtre. Cette forêt que je chéris depuis l'enfance et qui m'a poursuivie dans toutes mes vies d'homme dissolu. Elle est située au fond du jardin, à l'orée de ma chambre où je voyage par la pensée.
Votre silence, vous le comprendrez, m'a laissé une douleur lancinante que je ne m'explique pas, ou plutôt que mon coeur ressent excessivement.
Votre visage a marqué mon imagination, sa blancheur diaphane dans le halo de la lune pleine m'a rappelé ces dimanches de neige quand nous glissions mon frère et moi sur les pentes de la colline. Il y a longtemps que nous habitons en ville, mais en vérité, je préfère me recueillir dans cette vieille maison où ma mémoire revit les jeux de mon enfance.
Cette mémoire qui se souvient de vous, ma belle endormie, comme je vous nommais dans mes rêves éveillés. À cette époque déjà, votre silence m'épatait, me donnait des ailes quand je courais sans savoir pourquoi derrière mon chien qui vous avait reniflée. J'étais enfant alors, blotti entre les draps dans la lumière nocturne de l'astre rond, j'invoquais votre image dans mon sommeil que je gardais ensuite jusqu'au matin.
Quand j'ouvrais les yeux sur le jour naissant, vous étiez mon secret, celui que je nourrirai tout au long de ma vie. Ce soir, avant de partir, je voudrais que vous rompiez ce silence, pour murmurer à mon oreille les paroles enfouies dans votre coeur, que ces quelques mots facilitent mon passage dans l'autre monde.

Votre alter ego.

K

K. AU-DELÀ DES MOTS

Elle est assise sur son banc, tout juste tronçonné par son grand frère,
dans le tronc du gros sapin, celui qui menaçait de tomber.

Une autre Vie, un autre Sens, pour ce bois. Un autre lieu aussi.

C'est exactement ce qu'elle sent dans son for intérieur

– à l'intérieur de son fort.

Renaître d'une insidieuse agitation qui menace
de la faire tomber sous le vent de ses maux.

Préserver sa petite flamme intérieure, la partager,
la faire vivre au grand jour.

Au grand jour, pourtant, elle y est, là,
assise sur son banc, dans un autre sens.

À quelques mètres de là, sur l'herbe, une huppe fasciée,
pique et repique de son long bec, les quelques bestioles qui lui fournissent
le festin de la journée. Quelle minutie ! À chaque coup,
elle déglutit son dessert. Repue enfin, elle décolle vers d'autres lieux,
et lui offre le déploiement de ses ailes noires et blanches
et le magnifique contraste que sa huppe orange renforce.

Une abeille, qui découvre au passage la sève du banc fraîchement coupé,
préfère finalement butiner les fleurs de courges du potager.

Elle les a fécondées au passage, mais elle va surtout prévenir ses copines
de la source de pollen qu'elle vient de trouver. Point de mot, juste une

danse, précise, qui leur indiquera la direction à prendre
et quelques micro-vols faussement insensés qui détailleront les aléas
du chemin qu'elle aura eu soin de mémoriser.

Les fourmis, elles, sont en pleine effervescence ;
le pied du nouveau banc a quelque peu éborgné leur lieu de vie.

Vite, protéger les petits, la nourriture, la Reine.

Un énorme travail. Quelques frottements d'antennes,
quelques odeurs particulières et l'information est passée,
silencieusement. Chacune a son rôle, et le même but, la survie de toutes !

Rêveuse sur son banc, elle pense également faire couper l'autre arbre
de plein vent, qui semblait dépérir, pour un autre banc peut-être.

Mais il a meilleure allure aujourd'hui, observe-t-elle.

Sans doute, ses congénères ont-ils senti sa maladie, et via quelques
mycéliums souterrains, l'ont aidé à reprendre force.

Sans mot aucun, les forces et la communication incroyable
et solidaire qu'ont les végétaux entre eux, l'ont sauvé.

Assise sur son banc, son regard se prolonge sur l'immensité
de la montagne qui renvoie la stabilité des terres. Combien d'arbres
et autres abeilles vivent dans cette immensité ?

Toutes ces vies qui grouillent dans les lacs, les forêts,
les airs de ces monts plus ou moins enneigés.

Une organisation comme il n'en existe pas chez les humains...

Une énergie qu'ils dédaignent !

Les arbres communiquent, les animaux dialoguent, les végétaux réagissent,
tous répondent aux besoins essentiels de l'autre,
sans autre but que de vivre bien.

Une merveilleuse complicité au-delà des mots,
qui peut guérir tous nos maux...

Assise sur son banc, elle se sent bien.

M

MARYSE BOUTIOT AU-DELÀ DES MOTS

Quand je te reverrai demain j'aurai quelque chose à te dire.

Tu es mort hier
Tout le monde avait du chagrin
Moi aussi j'ai beaucoup pleuré
Quatorze ans ce n'est pas rien
Les années d'après n'ont rien effacé
Les souvenirs sont intacts parfois douloureux
Mais très souvent heureux
J'ai pleuré de loin, j'ai pleuré dans mes mains,
Le coeur lourd et les larmes amères

Tu es mort hier
Tout le monde avait du chagrin
Moi aussi j'ai beaucoup pleuré
Tu es parti sans bruit en pleine nuit
Assoupi puis soulagé, assouvi
J'ai attendu les condoléances
Personne n'y a pensé
Ceux du présent comme du passé
Pourtant quatorze ans et plus ce n'est pas rien
Au-delà des mots!

Tu es mort hier
Tout le monde avait du chagrin
Moi aussi j'ai beaucoup pleuré
Je t'ai pleuré seule dans mon coin
Je ne t'ai pas tenu la main
Je n'ai pas partagé tes souffrances
Je n'ai pas pu te murmurer à l'oreille
Ce que je te dirai demain quand je te reverrai

Tu es mort hier
Tout le monde avait du chagrin
Moi aussi je pleure encore

MARTINE BOUDET

LA MACHETTE

« Ce n'est pas moi qui ai commencé, je vous assure... »

Une phrase digne d'un enfant de dix ans, navrant, pensa l'inspecteur Matabon en considérant l'homme assis en face de lui. Costume en lin, fine chemise, le léger embonpoint du quinquagénaire amateur de bonne chère, mais des cernes sous les yeux et une barbe naissante. Une affaire originale quand même, ce n'était pas tous les jours qu'on arrêta un professeur d'université pour avoir poursuivi un collègue dans la bibliothèque en le menaçant avec une sorte de coupe-coupe. Heureusement, l'homme avait été maîtrisé par un vigile, personne n'avait été blessé, après tout, rien de très grave, il fallait néanmoins éclaircir les circonstances de ce cirque.

- Expliquez-moi d'abord d'où vous tenez cette arme...
- Ce n'est pas une arme, mais une machette, un outil de jardinage.

Je l'ai rapporté de la Martinique où je suis allé en janvier dernier participer à un *colloque*.

Il s'était redressé, avait soigneusement articulé le dernier mot, pédant et antipathique.

- C'est original comme souvenir... Mais cela n'explique pas pourquoi vous avez apporté dans votre bureau cet *outil de jardinage*, au mépris de toutes les règles de sécurité...

- Je me sentais menacé... J'avais reçu plusieurs lettres... anonymes...

- Vous les avez gardées ?

Air navré, hochement de tête, du cinéma pensa l'inspecteur qui poursuivit :

- Vous pouvez me résumer leur contenu ? De quoi vous menaçaient-elles ? Et puisque vous dites qu'elles étaient anonymes, pourquoi pensez-vous que le professeur...

Pas le temps de jeter un oeil sur les papiers pour vérifier le nom de l'autre

protagoniste, l'inculpé hurla :

- Berstein ! Ce nabot me déteste, il cherche à monter les étudiants contre moi en faisant courir de faux bruits, il me harcèle depuis des mois...

- Hier dans sa déposition, il a dit, je cite, que vous aviez « un comportement de paranoïaque mégalomane ». C'est vrai, il n'a pas l'air de vous porter dans son coeur, vous savez pourquoi ?

- Il est jaloux de tout, de mes amitiés, de mes succès. Mon labo marche mieux que le sien, alors, il m'accuse de détournement de fonds...

L'éminent professeur se tut soudain, embarrassé.

La piste venait de s'ouvrir.

- Voilà sans doute matière à une autre enquête, releva l'inspecteur avec un petit sourire narquois. Mais revenons au sujet d'aujourd'hui. Vous enseignez les lettres, votre collègue la psychologie, pourquoi cette flambée de violence digne de malfrats des quartiers entre intellectuels habitués à manier les mots plus que... les outils de jardinage ?

- Cela fait des mois que j'essaye de le raisonner. Je lui ai même proposé un partenariat entre nos deux laboratoires... enfin, vous voyez, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le convaincre de ma bonne foi...

L'inspecteur Matabon commençait en effet à « voir » les dessous de l'affaire.

- Alors, au-delà des mots il n'est plus resté que votre colère, et... Cette machette, souvenir d'un « *colloque* » exotique où votre présence n'était peut-être pas, disons, indispensable... C'était là une des accusations du professeur Berstein, n'est-ce pas ?

Vous auriez mieux fait de rapporter un peu de vieux rhum, ça aurait contribué à détendre l'atmosphère.

Bon, je plaisante, nous verrons si Berstein maintient sa plainte, peut-être qu'au-delà de la machette, vous retrouverez les mots.

En ce qui me concerne, c'est fini pour aujourd'hui, vous n'avez plus qu'à signer là, oui, là, pourquoi tremblez-vous ?

MAÏTÉ BOUCHET

AU-DELÀ DES MOTS

Au-delà des mots le silence se fait roi
Au-delà des maux l'amour se fait toi
Au-delà des mots le geste se fait loi
Au-delà des motions de censure
Au-delà des mots l'action se fait choix
Au-delà des motivations sûres
Au-delà des modestes signes de soi
Au-delà de l'espace qui nous rassure
Au-delà du temps qu'on nous octroie
Au-delà de la vie qui nous échoit
Au-delà des mots d'humain de bon aloi
Au-delà des non-dits où l'on se fourvoie
Au-delà des mots de ton esprit qui voit
Au-delà des sens de félin de soie
Au-delà de l'au-delà des mots il y a
Ton regard où l'on se noie
Le fil de ta pensée qui se déploie
Et qui s'enroule autour de mon aura
Au-delà de mes mots...TIBOUT... toi
Est le langage universel fait Chat

MONIQUE ARRAGON

C'EST ARRIVÉ...

Quelques mois de prison pour le mot « sabotage »,
« Si mes mots sont des crimes... je suis un dangereux récidiviste »
nous dit Erri de Luca.

Pourquoi parler en parabole si les mots ont un au-delà ?
Disciple de « la parole continue » je serai sincère, même dans mes contradictions. Car l'au-delà des mots... Si j'ose le silence, s'éclairera alors d'une lumière intense.
Ce que je viens de dire est-ce bien ma pensée ?
Que deviendront mes mots, dans le souffle du temps à l'épreuve du Faire ?
En choisir un d'abord et plusieurs fois le dire, le parler, le crier et pourquoi pas l'écrire, la force du mot seul n'est plus à démontrer. Comme pour les humains, la rencontre avec d'autres affinera son sens en lui en offrant plusieurs. C'est en Polysémie que voyagent les mots. Merveilleux voyage pour l'enfant avide d'évasion, de poésie, d'histoires...
Il saute sur les mots, il invente, il raconte :

« Quand je suis arrivé sur Plume
Je me suis senti très léger
Quand je suis arrivé sur Colombe
J'ai trouvé la plume perdue
Quand je suis arrivé sur Pays
J'ai su qu'il fallait en changer
Quand je suis arrivé sur Orage
Certains m'ont ébloui
Quand je suis arrivé sur Rêve
Ça ressemblait à un nuage
Quand je suis arrivé sur Paix
J'y suis resté »

MORGAN PERKINS

AU-DELÀ DES MOTS

D'abord le silence et le vide. Le noir. Des pages blanches.
L'ignorance ; vers quel calvaire nous menait-elle ? Alors pour dépasser ce silence nous avons mis des mots.

Au-delà du silence, nos mots.

Au début, sans avoir, ils nous ont conduits. On ne les a pas comptés. On a même abusé, on les a utilisés, mélangés, tordus, détournés, codés, mutilés en acrobatiques dispositions. Véritables guides, ils ont été le fer de lance de notre propre conquête, l'avant-garde que nous n'avions pas baissée.

En delà des mots, qu'y a-t-il ?

Puis on s'est apprivoisés, grâce à eux, on s'est rapprochés, ils ont affiné nos sentiments, ils ont couvert nos premiers gestes, ils ont chaperonné nos premiers soupirs, accompagné nos premières expirations, embrassé nos premières rimes.

Au-delà des mots qui y a-t-il ?

Ils ont soulagé nos absences, ils ont compensé nos silences, ils ont enluminé nos caresses. Magie de leur forme, de leur sens, de leur disposition. Magie de ce qu'ils disent, de ce qu'ils ne disent pas, enchantement de les ranger sur la ligne, éblouissement d'utiliser cet outil complexe et précis. Etourdissement parfois.

Au-delà des mots, rien,

Que nous.

Sans eux, rien.

Au-delà des mots. Rien.

Nous sommes nos mots.

Pas d'au-delà pour eux

Pas de ciel où monter

Pas de trépas

Au-delà de nous, les mots.

Au-delà des mots, nous.

N

NICOLE ACQUAROLI
MOMO DES TOMBEAUX
DE L'AU-DELÀ DES MOTS

Au-delà des mots et des maux
Des émaux,
De l'homo dit Momo
Au-delà, de ci, de là
Ici et là-bas
Ici-bas le Très-haut
Oh! Si haut!

De trop haut
On retombe
Dans la tombe.
Tombe Ô, Beau Tom
Homo sapiens, l'Homme
Roi des mots et des maux
Sous les émaux du Beau
Du beau tombeau si haut
Ici-bas et là-haut

Mais ailleurs? Au-delà?
Au-delà de mots il y a
Des idées
Les idées s'enterrent
S'enferment
Délétères ou
Juste de la terre

Ici bas, pas en haut
Plane l'esprit de l'homo
Erectus ou Sapiens
Roi des mots et de l'au-delà
Avec l'esprit haut

De mots et de sciences
De mots et de phrases

Phrases déphasées, pourries
En phase
Avec l'esprit des limbes
Rayonnantes du nimbe
Des maux d'ici, ici très bas

Phrase majuscule,
de l'homoncule,
avec virgules et renoncules
Phrase d'emphase fleurie,
De mots choisis

Langage des fleurs
Fait de mots
Au-delà des mots
Et des senteurs
Dont on fleurit
Les tombes, ici

Éloges et fleurs retombent
Ça pourrit
Les maux fleurissent
Maladies de l'Homo
Solitude d'homo désassorti
Sorti marri
De sa solitude meurtrie

Un solitaire serti d'émaux
Tom l'offrit
À la mariée marrie
De tant de mots fleuris
Aujourd'hui
son mari se nomme,

«Momo des tombeaux
De l'au-delà des mots»

O

OPHÉLIE BERN UNE SUITE DE MAUX

La sonnerie du réveil retentit. Je m'étire dans les draps blanc crasseux. Je saute hors du lit. Je donne un coup de pied aux détritrus gras, sur le sol, vestiges d'anciens grignotages. Je chausse mes vieilles charentaises trouées. J'ouvre les volets gris écaillé sur ma garrigue natale. Le ciel est d'un bleu limpide, sans nuage. Le soleil se lève à peine. Il pointe tout juste le bout de son nez. J'admire comme chaque matin ce magnifique paysage que m'offre la nature. Je ne m'attarde pas. Aujourd'hui est un grand jour !

Je bois, dans une tasse ébréchée, un café. J'avale, à la hâte, un bout de pain rassis tartiné de fromage de chèvre frais. Pendant ce temps, l'eau de mon bain chauffe au pied de l'âtre rougeoyant.

Je verse l'eau encore fumante, dans la grande bassine d'eau froide. Je me savonne avant de me glisser dans le liquide brûlant. Je me récure ardemment. Il faut que je sois impeccable, irréprochable. Une serviette jetée autour de mes hanches, je suis devant le miroir. Je me rase de près.

Je dompte mes cheveux rebelles, raie sur le côté. J'enfile une chemise jaune à carreaux bruns et un pantalon à velours côtelé marron beige. Un gilet à chevrons gris clair cache mes bretelles épaisses. Mon bel habit du dimanche. Les souliers de vernis noirs chantent sous mes pas. Un peu de « sent bon ». Une dernière retouche sur la moustache châtain peignée.

Tu es magnifique Firmin !

Une caresse à Tinou, mon compagnon, mon chat. Je sors de ma bicoque. Je ferme la lourde porte à clé.

Dans la grange attenante, j'enfourche ma motocyclette bleue. Je pose le casque cabossé sur ma tête.

Mon bolide pétarade dans la colline. Je dévale le sentier caillouteux, jusqu'à faire peur aux lapins venus se débarbouiller à la rosée du matin. Je croise des randonneurs matinaux. Je roule vers la ville, à vive allure. Vite. Je suis pressé.

-

Je donne un grand coup de poing au radio réveil cubique chromé design. Il sonne toujours trop tôt. J'ai mal dormi. Les nuits sont bruyantes et étouffantes.

Allez debout ! J'ouvre les stores. La ville dort encore. Le soleil est déjà brûlant. Il va faire très chaud. Je vais encore griller dans ce trou, toute la journée.

Je suis en retard. Zo doit venir me chercher. J'avale un café avec un cache-ton. Je dois tenir le coup. Je fume une cigarette, en grignotant des céréales de riz soufflé. Une douche fraîche, shampoing. Mon Dieu, quelle tête !

Coiffure : Brushing lisse, cheveux lâchés. Maquillage : camouflage appliqué de fond de teint beige rosé foncé et anti cernes en couches épaisses. Fard à paupière bleu électrique pailleté. Un trait noir bien marqué d'eye-liner souligne mon regard. Je renforce mes sourcils de fines hachures marron. Des paquets de mascara sur mes faux cils. Du blush orange sculpte mes joues. Le gloss violine pétard repulpe mes lèvres. Ongles longs fluo manucurés.

J'enfile un haut noir ultra moulant et décolleté plongeant. Une petite jupe très courte en skaï, rose lilas, scintillante laisse apparaître le haut de mes cuisses. Je mets mes formes en valeur. Je chausse des plates-formes argentées, talons aiguilles. Un collier à grosses mailles dorées rehaussera ma tenue vestimentaire.

Je jette, dans mon sac, une bouteille de flotte et une flasque de rhum blanc. J'en aurai sûrement besoin aujourd'hui. J'allume une cigarette et je claque la porte de l'appartement.

Je descends les escaliers quatre à quatre. Zo s'impatiente. Il klaxonne, tintamarre dans la rue. Il s'énerve dans son camion pourri, puant. Nos regards se croisent, « Bonjour ». Il démarre sur les chapeaux de roues. Nous quittons la ville.

Il me dépose au bord de la grande route des plages J'installe mon siège pliant, sur un petit coin de verdure aéré près d'un buisson vert touffu. En attendant, je fume. Je bois un peu d'eau et beaucoup rhum blanc. Je téléphone. J'écoute de la musique. Je danse déhanchée sur les tubes du moment. Je ne suis pas là pour m'amuser. J'exhibe mes formes généreuses et longilignes avec des postures évidentes.

Des personnes, principalement des hommes, seuls, au volant de leur véhicule, ralentissent à ma hauteur. Ils s'arrêtent devant moi, viennent à ma rencontre. Alors, on se met d'accord sur les prestations et sur les tarifs. J'effectue mes petites affaires diverses et variées dans l'habitacle ou mieux, plus tranquille et sympa, mais aussi plus cher, dans un petit corps de ferme provençale abandonné, en contrebas de la route. Je l'ai aménagé et décoré avec goût. Un matelas, à même le sol, est recouvert de tissus épais en velours mauve. De lourdes tentures bordeaux chapeautent ce vrai petit cocon. Toutes les lumières sont tamisées. Des coussins multicolores apportent une note fleurie dans cette ambiance agréable. C'est un peu poussiéreux mais c'est drôlement joli ! Les pierres et les poutres apparentes amènent un charme d'enfer !

Certains de ces hommes, sont des habitués hebdomadaires. Je les connais bien. Je fidélise la clientèle et Zo est content. Le soir, quand Zo vient me récupérer, avant de me raccompagner chez moi, il compte les billets, que j'ai gagnés dans la journée. Il en met une grande partie

dans son portefeuille et me rend le reste. Maigre butin.
Un jour, il a dit que j'avais pas assez rapporté de biftons. De colère,
il est parti comme un fou avec son camion puant, pourri, me laissant plan-
tée, seule, sans scrupule. J'ai dû rentrer par mes propres moyens en ville.
Il est comme ça Zo. Il est pas commode. Mais il est beau comme un Dieu.

-

Je roule, le nez en avant, plié sur ma motocyclette, pour mieux fendre l'air
et arriver plus vite à mon rendez-vous. À cent mètres de ma destination
finale, j'arrête le moteur de mon deux roues. Je retire mon casque.
Je me recoiffe avec un petit peigne minuscule. Je défroisse mes vêtements
en passant fortement mes grosses mains dessus.

Je me tiens droit comme un «i». Je marche, d'un pas citadin, sur la grande
route de la plage. Mes mains sont dans les poches. J'aperçois, de loin,
sa longue chevelure brune. La fille fait des pas de danse en chantant fort.
Tout mon corps s'émoustille.

Je me rapproche. Je la vois en entier. Je la dévore des yeux. Tout douce-
ment pour ne pas lui faire de mal tant je la sens fragile. Elle est belle.

Depuis que je l'ai croisée, et à ce moment précis, j'ai dans la tête que nous
devons nous rencontrer. Nous sommes faits l'un pour l'autre. La prochaine
fois, pour sûr, ganté de blanc, je demande sa main à son père.

Miss Paramount

Et même sans regret, je garde les yeux ouverts

P

PIERRE ABBES L'AIR DE « RIEN »

Vous alliez me dire quelque chose ?

Non... rien...

Rien ? C'est étrange...

Qu'est-ce qui est étrange ?

Rien : le mot « rien »... Deux voyelles prises en étau entre deux consonnes...

Oui... et alors ?

Prenez ces quatre lettres et lancez-les sur la table...

Comme des dés ?

Oui, exactement...

On joue à quoi ?

À deviner ce qu'il peut y avoir derrière un mot !

À ma première question, vous avez répondu : « Non » et aussitôt vous avez ajouté : « Rien » : R.I.E.N. Je ne vous ai pas crue : je sais que vous alliez me dire quelque chose !

Ah bon ! Et comment l'avez-vous deviné ?

À votre air, peut-être...

Vous êtes fin observateur !

Votre « air de rien » cache un mystère : ce que vous aviez à me dire, en la circonstance... Allez-vous le nier ?

Nier ?

Oui, Nier : N.I.E.R... Vos mêmes quatre lettres avec une simple inversion des consonnes !

Vous voyez : le mot « rien » peut en cacher d'autres... que vous n'osez me dire !

PATRICK EMMANUEL BRESSON

LE MYSTÈRE POÉSIE

Énigmatique au-delà des mots, poésie silencieuse de l'être mystère,
de l'âme éprouvée s'ouvrant sur un réel immatériel. Vient le verbe muet,
les rythmes vibrants s'alignant sur de cosmiques fractales,
temps étourdi d'infini, héritier d'illusions chaotiques.

Par delà les mots l'écriture s'achève, les calligraphes s'émeuvent,
les poètes se taisent, le néant s'éclaire. Quand la mort se présente,
te délivrant des abjections de cette vie, l'au-delà des mots ressuscite,
ressent son paradis. Le nombre d'or et sa divine section, équivoques pour
les sceptiques, s'épanouissent par les mots et au-delà des mots.

Le tribun agité de mots et de déraison, exècre l'au-delà des mots mais
soigne toute attitude de prestige, vil séducteur du temple du cynisme.

La logorrhée nauséuse de ladite radio, de ladite presse écrite
et de ladite télé, abrutit au-delà des mots.

Le code cosmologique agrège des mots mathématiques sans lesquels nos
quinze constantes de l'univers videraient toutes choses de leur substance.
Ce qui fut pressenti par les sages des temps anciens, résonne aujourd'hui
avec une acuité toute particulière, au-delà des mots.

Le « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux »
en est un exemple probant. Il signe au-delà des mots le réel absolu :

La poésie.

R

ROBERT CONDUCHÉ UNE EXISTENCE

Nous étions tous les deux, ensemble, notre vie s'écoulait en douceur. Parfois quelques accros... Tu voulais la ville, j'aimais la campagne. Tu voulais la mer, moi la montagne. Nous échangeons des mots, même parfois au-delà...

Nous avons vécu ici ou là, traversant l'océan, vers un autre pays. Nous avons eu une fille, trop vite grandie et plus d'enfants derrière. De notre trio la branche s'éteindra.

La famille parlons-en, bien peu soucieuse de notre existence. Nous avons tenté des approches souriantes. Bah ! Ils font la tête ! C'est la pluie, le beau temps, soleil ou pas, ils ont mal ici ou là : c'est désespérant... Pourriez-vous sourire un peu ?

Nous, pendant ce temps, la mémoire doucement fuit, jusqu'au jour où la porte de la maison de retraite s'est ouverte. Une valise, quelques affaires et voilà, Ginette, ta nouvelle demeure.

Au retour je retrouve Ludo. Il vient se frotter contre ma jambe. Je caresse son dos.

Désormais unis, nous allons vivre tous les deux. Plus de silhouette féminine dans la maison.

Sur la table, j'ai laissé ton couvert, assiette, couteau, fourchette... et si tu revenais ?

Dans le livre «De grandes espérances» de Charles Dickens, la mariée attendra toute sa vie durant le promis ; il ne viendra jamais.

La vie est belle, mais cruelle. Une de ces demoiselles, fraîche, pimpante, déambule et ondule du croupion, perchée sur ces talons hauts qui chantent sur l'alphalte de la rue. Toute une vie devant elle...

La notre s'achève, elle est passée trop vite. Le front s'est garni de rides. La marche ralentit. Ne pas aller trop vite, peut être c'est gagner du temps.

Au-delà des mots : une existence...

RENÉ MARCEL VIGNAUX

DES MOTS

« La science du monde vient des mot, uniquement Des mots » Patrice Delbourg

Au commencement il y a les mots.
Et le brouhaha des conciliabules infimes
Colères vibrantes
Des mots de nuages diffus
À inséminer le monde.

Je vous raconterai leurs reflets dans les vitres
Sur les robes des filles
Le rire des amis aux terrasses fécondes
Dans les cahiers d'écoliers
Aux étals colorés des marchands d'insouciances...

Des mots mystérieux,
Disséminés dans les tableaux
De mon ami l'artiste...
Ils sont sournois tu sais,
Tous ces mots murmurés
À dire des histoires à déchirer le temps,
Des mots éparpillés dans les rayons de lune
Prêts à nous transporter
Dans les pages magiques
Des poètes un peu fous...

Des mots pour les chansons
De ces conteurs d'étoiles
Qui cheminent leurs rêves à « goualer » l'amour fou.
Des mots pour les loubards
À « blazer » leur mémoire
Des mots pour dire bonjour
Merci,
Adieu,

Je t'aime,
Pour crier la révolte
Pour dire un autre monde...
Des mots volés au détour d'une page...
Des mots pour dire tout...
... Ou rien...
Dire ciao aux copains,
À bientôt
À demain...
Ou à jeudi prochain...

*À Jeanot, Claude, Jean-Claude, Gérard, Gilbert
Renée et Jean, Denis et Marie ; aux amis des rencontres
du jeudi à la terrasse de Gérôme.*

RENÉ MARCEL VIGNAUX

(Traduit par Jean-Pierre Laguens)

MOTS

Ath coumençoument i soun ets mots
Et rambalh dets chapoutejadisses infimes
Couléros brounidentos
Mots de broums difus
De hé prents et mounde

Vous coudarèi et lou rebat en et veire deras hiéstros
Enas pelhos deras goujatos
Eth arride des amics ens terro-plans féconds
En's cahières d'escouliès
Ats taulès coulourats dets marchants d'enchalenço

Mots misteriousis
entressémiats en ets tablèus
Det mèn amic et artiste
Soun capibachs, sables
Toutis aqueris mots chepitéjats
En dide istorias d'esperracà et temps
Mots esparricats enas relhos de luo
Prèstis enta mous transpourta
Enas pajos magicos
Dets poètes houlejaires

Mots entaras cançons
D'aqueris coundaires d'estelos
Qué caminon ets lous somis en bramà l'amour pèc
Mots enta'ts flèus
D'enchifarra era lou memorio
Mots ta dide «adièu», merces, adissiat, quee m'hès goi

Ta cridà era revolto
Ta dide u'aute mounde
Mots panats at virà d'uo pajo
Mots tà dide tout
Ou arren
Dide «ciau» ats coumpanhs
Abanlèu
À deman
Ou a dijaus que ven.

REINIÉ RAYBAUD

L'AMOUR DI MOT

S'aguèsse escassamen pèr tèmo
Li mot pèr basti un pouèmo,
Jouant'm'éli pèr passo-tèms,
Pescariéu li plus resplendènt
En relucant l'avé d'estello
Dins la lugano encantarello,
Car tout ço que bèn se councéu
Se pòu legi dins noste cèu !
En sabènt que n'i'a qu'an bono erro,
Li cercariéu tambèn sus terro,
En glenant dins lou terradou
Li mot qu'encanton l'ausidou ;
En laissant li mai ourdinàri
Prendriéu li que soun nouvelàri,
Mai que pamens soun coungoustous
E fan li vers chanu e dous !
Dins lis obro troubadouresco,
Troubariéu li que fan verdesco
E li fin au gàubi tria,
Emai li que soun bèn daria...
E dins aquel art dóu bèn-dire,
Prendriéu peréu li mot pèr rire,
Li mai poulit e bèn clarin,
Pèr coungreia li gai refrin !
Prendriéu dins la vido vidanto
Lou pintouresc que nous espanto,
Prendriéu de fes, li mai goustous
E'quéli que soun majestous
E mai prendriéu, se fau encaro,
Li mot à counsounanço raro,
Li di pastre e li d'escabot
E li mai vièi dins l'estribot !
Sènso óublida pèr souvenènço,

Li mot d'enfant, de la jouvènço,
E lou bon mot pestelarèu
E li mot que van pèr parèu !
Li mot d'autour, li mot celèbre
E'quéli que faudra councèbre,
E pièi li mot di pèd-terrous,
Car iéu n'en siéu tras qu'amourous !

Majourau dóu Felibrige

ROSIE RAYBAUD

L'AMOUR DES MOTS

Si j'avais tant soit peu pour thème
Les mots, pour bâtir un poème,
Jouant avec eux pour passe-temps,
Je chercherais les plus ravissants
En contemplant les étoiles
Au clair de lune enchanteur,
Car tout ce qui bien se conçoit
Peut se lire dans notre ciel !
En sachant que certains ont bonne allure
Je les chercherais aussi sur terre,
En glanant dans le pays
Les mots qui enchantent l'ouïe.
Laissant ceux qui sont ordinaires
Je prendrais les mots nouveaux,
Mais qui sont néanmoins savoureux
Et font les vers bien harmonieux !
Dans les œuvres des troubadours,
Je trouverais ceux qui font merveille
Et les mots fins, les distingués
Ainsi que les délicats...
Et dans cet art du bien dire,
Je prendrais les mots pour rire,
Les excellents et bien clairs,
Pour composer les gais refrains !
Je prendrais dans l'existence
Le pittoresque qui nous enchante,
Je prendrais parfois les plus glorieux
Et aussi les plus majestueux.
Et s'il le faut je prendrais encore
Les mots à consonance rare,
Ceux des pâtres et des troupeaux
Et les plus vieux dans «l'estribot»*
Sans oublier pour se souvenir,

Les mots d'enfants, de la jeunesse,
Et le bon mot de la fin
Et les mots qui vont par paire !
Les mots d'auteurs, les mots célèbres,
Et ceux qu'il faudra concevoir,
Et puis les mots des paysans
Car moi j'en suis très friand !

**Lexique roman ou langage des troubadours.*

Adaptation française.

S

SERGE SCIBOR À QUAND ET OÙ, BEAU PÈRE ?

J'espère que tu ne t'énerveras pas si tu lis ce qui suit !
Tiens, voici que je vous tutoie !
Je t'avais toujours voussoyé !
Je suppose que tu-vous t'en moques, zen moquez !
Au plus émettras-tu « Bein, t'es un failli garn'mein ! »...
À titre posthume...

Quand j'ai perdu mon père (hé, t'inquiète donc point, j'vais pas la jouer pleurnichard impudique) donc, après cette disparition je fus tenté de t'attribuer un rôle de substitution...

Allez, râlez pas, Raphaël (tiens, j't'appelle par ton prénom, ça aussi c'est une première!)... Faudrait point que mes errements stylistiques (v'là t'y pas qu'y r'commence, le gendre ! Ai-je entendu ?) te fassent vous retourner dans ta tombe !

Allez, c'est marre, je tutoie et puis un jour nous serons... Parents dans... Le comment déjà ?... L'au-delà !

Donc je t'écris aujourd'hui, là où aucun facteur ne passe... moi qui, à part une ou deux cartes de vœux, ne t'ai jamais adressé de courrier... Il est des « choses » que j'ai du mal à exprimer sur le papier, manque de talent, de VRAIE culture... L'humanité se fracasse souvent sur l'indicible...

Hé, si tu crois que je l'ai pas perçu ton hochement de tête goguenard !
Sois sympa, rigole pas de ma maladresse ! Un style ampoulé, ou, à l'inverse, argotique c'est comme un voile pudique, comme ces machins dont on se drape sur les plages pour se changer en se tortillant, ridicule !... Vu !
T'as souri ! Un sourire complice ! Merci ! Je continue...

Bon je ne vais pas étaler ta biographie, ça ne t'apprendrait rien... Quoique parfois, un parent, un ami, ramène à la surface mémorielle (tu as râlé !) un truc enfoui... mais, pour moi d'abord, pour te montrer...
J'arrête de me contorsionner...

Vous avez eu treize gosses, ton épouse et toi... L'aînée tu l'as reconnue, t'étais pas obligé ! Alors faut que je te dise merci du cadeau (elle ne lit pas par dessus mon épaule, manqu'rait pus qu'ça !)...

Je ne sais pas si elle perçoit la réciprocité quant au «cadeau» que je suis...
J'continue...

Tous ces gamins furent poussés à profiter de l'école, à acquérir une éducation... En exemple ton certif était accroché sur un mur, encadré... Les abrutis d'aujourd'hui, tant médias que pitres à casquette inversée jactant un sabir merdique en crachant sur l'école vont à l'inverse de tes valeurs ! De vos valeurs, faut pas fâcher la bell'doche (dis y qu'c'est affectueux et plein de respect... La plupart de vos enfants ont obtenu des diplômes...

Ah cette fierté quand la cinquième, (sixième ?) par ordre chronologique obtint un D.U.T. Et devint prof après concours ! Le pitre autodidacte Drucker (avec un père prof universitaire ?) peut toujours vendre des illusions d'ascension sociale, la sienne a dû se payer de quelques courbettes... Gardons de la dignité en n'allant pas plus bas...

Ces résultats nécessitèrent des sacrifices... Financiers... Faut dire que ton épouse, ancienne « fille de ferme » et toi, bûcheron vous ne « rouliez pas sur les picailions » !

Heu, fille de ferme, y a qu'chez les prétendus notables qui se croient importants que c'est péjoratif !

Donc tu fus « un pauvre bûcheron tout couvert de ramées » comme écrivit le gus natif de Château Thierry... Pauvre, pas humainement, pas moralement en tout cas...

Tout couvert de ramées... De cicatrices et de souvenirs de fractures surtout... Marie Louise (ta moitié, ça t'a un côté bonapartiste, hé, j'déconne !) a vécu des accès de bile très, trop souvent...

Tout couvert de ramées mais pas d'or ! D'autant que certains clients (des qui doivent mépriser les filles de ferme) payaient mal...

Y avait pas un Duc parmi eux ?

Ben, là ça va me permettre d'aborder un pan de ton caractère... ton côté plaisantin, déconneur... Un jour que nous parlions de tes relations avec ce Ducaillon tu émis un « Heul'Duc, j'l'emmerde, pis tiens il a deux couilles,

comme moi, pas plus ! » j'édulcore, y des oreilles sensibles...
Plaisanterie à bourse déliée !

Je me souviens d'une balade en voiture dans le bocage voisin de votre logis... Tu m'as narré quelques unes de tes aventures pas à mettre dans des esgourdes de marmousets... Tes « copines » transmettaient-elles aussi ces « galipettes » ?

Je ne vais pas trop t'ennuyer, j'sais pas là où c'que tu es, si tu fatigues vite ou pas... Mais je ne puis résister à évoquer quelques « plans de table »... Tu ne m'en voudras pas si je rigole en citant tes tartines de rillettes, épaisses de plus d'un centimètre sur tranche de pain sans sel ! À cause de ton régime ! Sujet aux crises de goutte, le cidre (de ta production) s'imposait en tant que remède ! Fais pas la gueule, Raphaël ! Y a pas d'reproche ni de moquerie ! Allez, comme en fin de repas offre moi un verre de vin rouge pour accompagner le tien ! Alors là fallait pas rigoler, sacré ce pinard ! Et du bon, du Bordeaux, de l'appellation pour les notab's crénom !

Trinquons à tes parties de chasse, où ça, maint'nant ? Celles d'ici bas (quelle expression à la...) te virent rapporter plus de champignons que de gibier... ta pétoire a-t-elle beaucoup chauffé ? Allez, Nemrod normand, rions encore... surtout de cette appellation pompière !

Te sachant facétieux, je m'autorise, en mettant fin à ce billet, à plaisanter avec toi, un peu d'humour noir... « bûcheron tout couvert de ramées » ? Ta connaissance des arbres trouve maintenant quelques racines... J't'avais prév'nu !

Pudiquement, ton gendre... (un de tes...)... Hey, je fus l'prem's ! J'déconne encore... Tiens, j'dois avoir un' poussière dans l'œil...
Te moque pas...

SYLVIE CAU

AU-DELÀ DES MOTS

Imaginons deux brebis broutant l'herbe d'une estive.

Elles sont seules au sein du troupeau et ne voient pas l'escarpement environnant. À l'unisson elles avalent des mots.

Vador, le patou protecteur fait mine, tel un sphinx de humer la brise tout en écoutant. Il lève parfois une paupière au-delà des monts, guettant le bruissement des feuilles de rhododendrons. Il veille, terrible ; rien ne se passe.

Il a acquis pas mal de compétences depuis toutes ces années.

Certes ses repères ne sont pas orthodoxes, mais il sait compter ses brebis.

Que l'une d'elles vienne à s'attarder lors des migrations quotidiennes à travers le pâturage, il saura la repérer. Par un jeu subtil de pression à chaud le long du pré, ses poils voltigeront tout azimut jusqu'à se stabiliser en direction de l'étourdie. « Pas de maux » est sa devise.

Garder ses forces et ses pattes pour le nécessaire. Aussi il peut après une longue vie d'apprentissage, convertir son ressenti en nombre d'individus ovins. Sa toison ne lui a jamais fait défaut ; en forme, c'est à dire les deux yeux ouverts, il peut distinguer les plus inexpérimentées des plus assagies.

Il pèse ainsi l'urgence éventuelle de son intervention.

Il lui est arrivé en 2000, de secourir des jeunes brebis n'ayant pas saisi les virages pris par le groupe.

Elles n'avaient pas entendu, ni vu leurs aînées se faufiler sur l'autre versant. « La jeune Choubakette m'a causé quelques craintes, ses cris désespérés ne lui permettaient pas d'entendre mes conseils. Il a fallu un peu plus de patience. Depuis elle a appris à reconnaître le terrain et réconforte à son tour les plus maladroitement, en silence », confie Vador.

Et le patou de conclure, « aussi bizarre que cela paraisse, dans certaines circonstances, les mots sont ouverts ».

Y

YVES VILA LES LIMITES DES MOTS

« Tout le talent d'écrire ne consiste après tout que dans le choix des mots »

Gustave Flaubert

Tout le talent et toute la difficulté !

Selon l'affirmation de Flaubert le choix des mots suffirait à écrire. Cela paraît évident à première vue, mais le talent résulte-t-il du simple fait d'écrire ? Est-il implicite à l'écriture, son résultat immédiat ?

Aligner les mots peut rendre lisible une notice, une recette ou un mode d'emploi, tout cela est bien utile à une pratique. Il y a des gradations dans l'écriture. Il n'est pas question ici de lecture ni de la recherche d'un plaisir, tout au plus d'un savoir faire. Les actions concrètes vont de soi avec un vocabulaire technique. Ici point d'images ou de métaphores, il suffit d'être compris. Atteindre cette finalité, à la satisfaction du lecteur, par la précision et la concision nécessite un effort à l'écriture, ne serait-ce que dans le choix des mots « justes ». On est dans l'obligation, pas dans le plaisir d'écrire. L'auteur ne relit que pour s'assurer d'être compris, aucun changement n'intervient par souci d'esthétique, seulement pour la compréhension.

Dans l'écriture les mots sont au service de l'imagination de l'auteur. Lorsque l'exercice d'écriture est terminé, a-t-il fidèlement servi son imagination. A sa propre relecture, les mots couvrent-ils totalement les images ? Ses espérances sont-elles comblées ? La « mise en scène » est-elle conforme à ses attentes ?

On écrit toujours avec l'espoir que les mots vont nous aider à approcher ce que notre intuition est prête à révéler, les mots affirmeraient le sens. Mais peine perdue, les mots ne sont là que pour affirmer ce que

l'on saisit grâce à eux. Au contraire, à l'approche, lorsque le mot décrit, il rétracte ce que l'intuition aurait voulu que nous allions toucher. Ainsi tout ce que nous ne formalisons pas au bout de la demande de l'esprit se dissout et disparaît irrémédiablement. Penser le même me fait aboutir au même, fait naître la même frustration de l'intouchable et abandonner le chemin.

Tant qu'il est pavé de justes mots, le chemin de l'écriture dessine celui de la pensée qu'il révèle. Le mot manquant fait cesser la rectitude de la pensée et dévie la recherche pour cheminer à nouveau sur le pavement des mots reconnus, de l'exprimable souhaité. On pourrait déjà conclure que l'écriture a cette faiblesse que la pensée de l'auteur n'y est jamais aboutie.

Pourquoi ne pas penser qu'il en est ainsi de tout l'écrit et que c'est précisément ce qui lui donne sa force, son attrait. Elle rend au lecteur sa liberté au-delà du texte, celle de s'égarer, de redire ou même de contredire. L'écrit porte en lui l'espoir d'un progrès, d'un avenir, d'une reconquête incessante, celle des mots sur le sens. Le pouvoir que chaque mot a sur son contenu de sens, dans sa perte d'identité contextuelle est création littéraire. Puis l'ensemble de l'écrit n'est plus son seul contenu ; restent ici ou là des pointillés à enrichir. Des vides à travers mots et phrases que le lecteur remplit à sa guise. Un texte ne sert jamais complètement l'auteur pas plus qu'il ne sert entièrement le lecteur. On n'en a jamais épuisé toutes les ressources de part et d'autre, avec le sentiment de faire du neuf, du plus beau et du plus riche. De là, la nécessité de lire et relire.

Nous sommes toujours à mi chemin entre un être passé et un être à venir, à l'étroit dans le présent. Cela ne vaut qu'à condition d'y réfléchir, de se faire violence pour penser une position dont il n'y a de réalité ni dans le présent, ni dans l'avenir, mais bien déjà dans le passé. L'encre a séché je suis par mon écrit dans le passé immuable. Je relativise ainsi ma relation à l'acte, dès que la « chose » s'inscrit dans le passé, une mort lente l'envahit, la poussière et la patine font le reste.

Je reviens alors sur l'écrit, le dépoussiérer en quelque sorte, en tirer par petits bouts des extensions, une idée de plus au travers des idées. J'adore remettre à jour le texte, faire du neuf avec du vieux, le faire revivre, carrément le ressusciter, l'exhumer. Chaque fois se produit un petit miracle de la redécouverte, de l'envie.

SOMMA

IRE

A

Bernard Saubiette p.7
Céline Cérigherelli p.8
Didier Aymard p.9

B

Bernadette Guiard p.11
Bernard Amade p.12-13
Bernard De la Piousse p.14

C

Camille Barthélemy p.17
Caroline Roda p.18
Catherine Lautier p.19
Christine Colin p.20-21
Christine Seguin p.22-23
Christian Durand p.24-25
Cathy Meeny p.26
Claire Prioux p.27
Corinne Bressole p.28

E

Elise Vandel-Deschaseaux p.31
Edith Dubosc p.32-33

G

Georgette R. p.39
Geneviève Anne p.40-41

I

Irène Gramont p.43
Irène Picard p.44-51

J

Jacqueline Lubin p.53-55
Jacques Arnault p.56-57
Jackie Villenave-Pailhas p.58
Jean-François Granjon p.59
Jean-Louis Carriere p.60-61
Jean-Marie Fauroux p.62-63
Josiane Chapuis p.64

K

K. p.67-68

M

Maryse Boutiot p.71
Martine Boudet p.72-73
Maïté Bouchet p.74
Monique Arragon p.75
Morgan Perkins p.76-77

N

Nicole Acquaroli p.78-80

O

Ophélie Bern p.83-86

P

Pierre Abbes p.89
Patrick Emmanuel Bresson p.90

R

Robert Conduché p.93
René Marcel Vignaux p.94-97
Rosie Raybaud p.98-101

S

Serge Scibor p.103-105
Sylvie Cau p.106

Y

Yves Vila p.109-111

*L'association JLJE remercie les auteur(e)s des textes
et toutes les personnes qui ont permis la création de ce recueil.*



